Waciny Laredj

Centre culturel du livre
Édition / Distribution
6, rue du Tigre. Casablanca
Tél : +212522810406
Fax : +212522810407
markazkitab@gmail.com
Première édition 2020
Dépôt légal: 2019MO0000
ISBN: 978-9920-000-00-0





Waciny Laredj

Catherine Charruau



Table des matières

Introduction

Cet ouvrage s’inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaitre auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu’à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l’innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l’entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs

mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani Abdulaziz Alsebail

Préambule

Né en août 1954, Waciny Laredj aura, lors de l'édition de ce livre, soixante-cinq ans accomplis ce qui est un peu jeune pour parler en termes de bilan de vie et par conséquent, d'œuvre, car on peut raisonnablement penser- et espérer – que l'écrivain algérien Waciny dont il sera question dans ce livre a encore devant lui des années et des années d'écriture et donc quelques belles livraisons littéraires à venir. Aussi ai-je choisi pour titre de cet ouvrage, non pas le classique et très explicite «Une vie, une œuvre» mais un titre tiré de la plus belle expression de tissage de racines que la nature nous ait offert jusqu'à ce jour, j'ai nommé l'arbre ou image de l'arbre. Un arbre générique qui réunirait en une seule essence les propriétés et vertus de plusieurs des arbres dont il va être question ici pour raconter qui est Waciny l'homme et qui est Waciny l'écrivain.

En vérité, pour parler de Waciny Laredj, l'arbre s'est imposé de lui-même car l'être et l'œuvre de Waciny Laredj puisent dans des racines multiples qui forment

un des sujets fondamentaux des préoccupations et des revendications de l'auteur et donc, de son écriture. Car l'une et l'autre, vie et œuvre, sont intimement mêlées sans que l'on puisse dire pour autant que l'œuvre de Waciny est autobiographique. En effet, des éléments autobiographiques resurgissent dans tel ou tel ouvrage comme resurgissent aussi des thèmes dont certains sont, de l'aveu même de l'auteur et selon ses propres termes, des «fixations». Autant de rejets et de drageons, si on veut nourrir l'image végétale proposée.

Mais, me dira-t-on, un arbre n'est pas uniquement formé de racines et si tout était racines, que nous donneriez vous à voir de cette vie et de cette œuvre, étant donné que dans la plupart des cas, les racines sont enfouies sous terre?

En effet, l'arbre comporte un réseau racinaire qui va le pousser à surgir de terre sous forme de germe et puis de tronc et, bien sûr, subir des divisions cellulaires suffisamment nombreuses pour former une ramure qui ira toucher le ciel. Observons que le réseau racinaire, pas plus que le tronc et la ramure ne cessent de se développer au cours de la vie d'un arbre, ce qui signifie que les échanges qui ont lieu entre la terre et les racines, entre le ciel et la ramure et entre le tronc et les tempêtes du temps présent ne cesseront jamais de

modeler et modifier l'arbre à l'image duquel j'ai choisi de «raconter» Waciny Laredj, homme et écrivain.

Enfin, avant de détailler les parties de l'arbre qui formeront également les parties de cet ouvrage, je veux décrire ici la qualité essentielle de cet arbre : il s'agit d'un arbre fabuleux qui, comme je l'ai écrit plus haut, s'inspire de diverses essences et des propriétés qui leur sont inhérentes, mais également d'arbres mythologiques comme le sont, dans des contextes bien connus, le pommier, l'oranger ou encore le Jujubier de la Limite[1] familier aux musulmans puisque cet arbre figure au terme du voyage nocturne du prophète de l'Islam, le mi'raj, que Waciny Laredj reprend, mêlé à La Divine Comédie de Dante, pour en faire le récit cadre de sa Biographie des confins[2] (Sîra al mountaha, littéralement Biographie de la limite).

---

(1) *Il l'a vu, en vérité, une autre fois, à côté du Jujubier de la Limite (sidrati al mountaha)* Coran, Sourate L'Etoile v.13, 14 traduction Denise Masson

(2) Cette traduction du titre de l'ouvrage de Waciny Laredj sur son parcours personnel et intellectuel est celle qui m'a semblé le mieux correspondre au terme «muntaha» qui pourrait aussi être traduit par «de l'extrémité» ou «de la limite» mais le terme «confins» m'a semblé être plus explicite au lecteur francophone.

Cet ouvrage[1] dans lequel Waciny Laredj nous confie son parcours avec une sincérité avouée sera, à son tour, une des principales sources d'inspiration de ce livre dont la teneur est précisément de retracer la personnalité, la vie et l'œuvre de Waciny Laredj.

Ce qu'un arbre, aussi fabuleux soit-il, nous donne à voir en premier, est un tronc, car c'est le tronc qui se tient à notre hauteur d'homme, à hauteur de notre regard et c'est lui qui se trouve à la portée de nos mains. C'est lui qui nous offre la lecture de son écorce, des coups de hache ou des blessures qu'il a reçus. C'est le tronc enfin, qui par sa stabilité, nous parle de la vigueur des racines.

Or les racines de cet arbre fabuleux sont particulièrement vigoureuses et originales comme le lecteur le verra dans la deuxième partie de cet ouvrage car elles forment cinq piliers qui irriguent de leur sève la matrice créatrice et sensible de l'auteur Waciny Laredj. Ce dernier, dans la Postface de sa Biographie des Confins, les énumère comme suit: pilier historique, pilier narratif, pilier de la force fidèle, pilier du premier amour et enfin, pilier littéraire.

---

(1) La biographie des confins, non encore traduite en français a été publiée par les éditions Dar Al Adab en 2014

Puis, de l'autre côté du tronc et comme en miroir des racines souterraines, on découvrira la ramure, véritables racines du ciel tant les échanges avec le firmament font naître feuilles, fleurs et fruits. Grands acteurs de la vie et de l'œuvre de Waciny Laredj, les deux médiateurs-pollinisateurs sont, vous le verrez, le hasard et le rêve en tant que messagers de l'Au-delà ou de l'Inconscient ou bien encore du Royaume des morts.

Les échanges permanents entre ces trois parties, tronc, racines et ramure, sont indispensables à la vie d'un arbre de même que ces trois parties de l'ouvrage se révèleront intimement liées dans l'acte de vivre et d'écrire de Waciny Laredj. Car notre arbre fabuleux est vivant et en permanente recherche comme l'est la personne et l'écrivain Waciny Laredj qui, le 22 avril 2019 lors d'un colloque littéraire au Caire, déclarait : *J'écris pour apprendre à être libre*[(1)]

* * *

(1) Colloque littéraire qui a fait l'objet d'un communiqué relayé par Waciny Laredj sur le réseau social Facebook.

Le tronc, la part du visible

Le tronc d'un arbre, transposé dans une lecture du monde à la façon «arabo-musulmane», appartient au domaine du Dhahir, ce terme arabe qui s'applique à ce qui est apparent et qui, dans une acception soufie, désigne l'exotérisme. Le Dhahir est l'apparent avec toutes les applications pratiques et immédiates ou bien philosophiques et mystiques que l'on peut attribuer à ce terme comme à beaucoup de termes de la langue arabe qui connaissent une multiplicité d'interprétations en fonction du champ auquel ils s'appliquent. Génie de la langue arabe!

Le tronc nous donne à voir l'arbre en ce qu'il a d'immédiatement remarquable, des caractéristiques évidentes qui nous permettent de le décrire: on peut le faire entrer dans un dessin où le trait vertical l'emportera, en taille et au regard, sur le trait horizontal, qui, de son côté, invite à en faire le tour. Enfin, à portée de nos yeux et de nos doigts, voici l'écorce, la peau de l'arbre avec ses blessures, ses coups de haches.

Dans sa verticalité, notre arbre fabuleux nous offre

le point d'appui, c'est-à-dire la parcelle de terre où il pousse, puis face à nous, une portion de l'arbre généalogique, celle qui se place à hauteur du temps vécu par Waciny.

C'est dans le village de Sidi Boudjenane que Waciny Laredj a vu le jour, un village si petit - ne manque-il jamais de remarquer- qu'il ne figure pas sur la carte de l'Algérie! Situé dans la commune de Souani, Sidi Boudjenane, littéralement *Le saint des jardins*, se trouve au Nord-Ouest de la ville de Tlemcen. Sa proximité avec la frontière marocaine le place sur une zone frontalière où de nombreux échanges auront lieu en cette période historique de 1954. Outre le passage clandestin de marchandises tels les tissus ou encore le safran, pour alimenter le marché noir et nourrir une population affamée qui se livre au *trabendo*(1) , cette porosité permet le trafic d'armes car la guerre de libération, en cette année 1954, vient de commencer. C'est ainsi que tout près de Sidi Boudjenane, passeront dès 1957 les lignes Morice et Challe(2), déroulant leurs

---

(1) Ce terme qui vient de l'espagnol et désigne la contrebande est le terme que Waciny Laredj utilise dans ses romans, particulièrement dans Fleurs d'Amandier.(1982)

(2) Soucieuse d'asphyxier l'Armée de Libération Nationale et de l'empêcher d'obtenir des renforts depuis ses bases

fils barbelés, électrifiés et minés. Cette naissance en bordure de frontière ne me semble pas anodine tant Waciny Laredj a eu à faire aux frontières, dans sa vie comme dans son écriture, qu'il s'agisse de passer d'un pays à un autre pour les études ou échapper à la folie meurtrière, d'un milieu à un autre, ou encore de la réalité à la fiction, de la vérité à l'imagination. « *...il me parvient un mélange de brises parfumées à la violette de mon enfance, cette violette dont je cueillais des bouquets entre les tombes et de sous les pierres des passages étroits qui menaient à notre ancienne maison, celle d'avant notre expulsion, et au djebel Ennar et puis dévalant du haut du Tighaw en direction de la mosquée et de l'école, pour finir dans le camp de rassemblement que le colonisateur avait édifié à cet effet, nous enfermant derrière les lignes de la mort, minées et électrifiées*. [(1)]se souvient Waciny dans sa

---

arrières dans les pays voisins du Maroc et de la Tunisie, l'armée française a décidé de miner les frontières Est et Ouest du pays. André Morice et Maurice Challe furent les grands orchestrateurs, entre 1957 et 1959, de l'installation de ces lignes de barbelés électrifiés et minées qui couraient sur 700 kms le long de la frontière marocaine et 460 le long de la frontière tunisienne.

(1) Biographie des confins, page 81 (cet ouvrage n'ayant pas été traduit en français, la pagination que l'on trouvera ici est celle du texte en arabe)

Biographie des confins. On ne peut parler de la naissance de Waciny Laredj sans parler du contexte historique et géographique qui, jour après jour, tissait le récit de la naissance d'un pays ou, peut-être, sa renaissance, question de point de vue. On l'aura compris, Waciny naît dans un pays en guerre où le prix de la liberté fait couler le sang des martyrs et fera couler le sang de son propre père Ahmed, qui succombe sous la torture dans les premiers jours d'avril 1959. Ahmed, émigré en France comme nombre des hommes de Sidi Boudjenane, était revenu dans son pays pour participer à la libération de l'Algérie. Amizar, sa femme, est alors enceinte d'Aziz qui naîtra quelques mois plus tard dans la tente de fortune taillée dans une bâche où la famille évacuée vécut en attendant de reconstruire une maison. *Je te revois, maintenant, plus de trente ans en arrière, lors de ta venue au monde ; cela se passait dans une vieille tente dont nous tous, Mama Amizar, Zoulikha et moi, prévenions les secousses dues aux rafales de la bise en agrippant le mât central pour que la tente ne s'affaisse pas tandis que, tout petit, tu prêtais l'oreille aux déchirements du vent au-dehors en nous fixant de tes yeux doux et, persuadé que nous jouions, tu babillais et riais tandis que nous passions toute la nuit ainsi debout et, lorsque la tempête*

s'apaisait, le sommeil t'avait déjà emporté bien loin.[1]

«Je suis le fruit des autres, aime à rappeler Waciny, *sur le plan de ma genèse, le couple pèremère, mais aussi sur le plan culturel et imaginaire, je suis le fruit de ma grand-mère, surtout, et de ce que j'ai appris de mon père.*[2]*» Lorsqu'Ahmed et Amizar se marient, cette dernière est très jeune*. Ahmed, quant à lui, était parti en France à l'âge de seize ans et le mariage se fait sur une décision paternelle – une manière de fixer le fils dans le giron familial -, puis Ahmed repart travailler pour subvenir aux besoins des siens qui, eux, resteront au pays. De cette union, vont naître plusieurs enfants : *Ma vie* rapporte Amizar *n'a pas été faite que de tourments, elle a connu des événements heureux qui ont changé le cours des choses. Je l'ai aimée avec vous et à travers vous. Tout ce qui nous arrivait formait une succession de dures épreuves. Dieu m'a accordé Mohammed que tu vois dans mes bras, mais Il me l'a repris avant la fin de sa première année. Pour ne pas mourir de chagrin, je me suis dit que j'étais encore jeune et que Dieu m'en accorderait d'autres. Les trois suivants furent des filles, Khaïra, Zoulikha et*

---

(1) Biographie des Confins, page 120

(2) Entretien que Waciny Laredj m'a accordé le 25 mars 2019, Aubervilliers

Zohor. Du jour au lendemain, j'étais devenue pour les femmes de tes oncles paternels une mère de filles ainsi qu'elles le serinaient. La maison de la pauvre Amizar est vide! Elle n'accouche que de filles! Une fois à la porte de Dieu, lorsque je me suis trouvée devant les anges de la miséricorde, je leur ai pardonné, à toutes. Après elles, Dieu m'a gratifié d'Hassan et de toi. Vous avez grandi comme des jumeaux. [1] et puis viendra le dernier de la fratrie, Aziz, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, un enfant qui ne connaîtra pas son père et qui l'associera à la mère au point de les confondre *: Quand tu as été plus grand, tu n'as pas été touché par le poids des non-dits. Tu n'avais que ta mère auprès de toi et lorsque tu l'as questionnée sur ton père, elle t'a serrée contre son sein au lait devenu amer, elle a regardé le ciel vide et ne t'a rien dit. Ta vie durant, tu as été persuadé que ta mère ressemblait à ton père, en tout point, et que lui, il ressemblait en tout point à ta mère. Tu t'emparais du seul cadre de la maison et l'examinais longuement avant de conclure d'une phrase que tu avais cueillie sur les lèvres des adultes du village : Regardez, par Dieu, deux gouttes d'eau!* [2] Deux parents, six enfants vivants, et bien sûr,

---

(1) Biographie des Confins, page 128
(2) Biographie des Confins, page 120

au-dessous des parents, selon l'ordre de l'arbre généalogique dans sa portion visible contemporaine de Waciny, les grands-parents Mohamed, père d'Ahmed, et Fatna, mère d'Amizar, dite *Hanna* terme affectueux qui désigne la grand-mère. Grand personnage dans la vie et l'œuvre de Waciny, Hanna Fatna prendra, après la mort d'Ahmed, le père, la place d'Amizar et son rôle de mère. *La meule impitoyable de l'existence a dévoré ma mère et soudain, c'est celle qui ne m'avait pas enfanté, ma grand-mère, qui est devenue ma mère* [(1)] tandis qu'Amizar, chargée d'une famille de six enfants, ira travailler dans les champs. *Toute la maisonnée s'est subitement changée en une ruche affairée pour faire face aux rigueurs de la vie. Le seul homme de la maison, ma mère, sortait à l'aube et rentrait au soleil couchant, épuisée, les membres moulus. Elle retirait son tbanda*[(2)]*, après avoir secoué la poussière et la paille qui s'accrochaient à elle…*[(3)]

Cependant, si Hanna Fatna endosse le rôle maternel, elle n'en demeure pas moins la grand-mère conteuse

---

(1) Biographie des Confins page 174

(2) Terme d'origine probablement espagnole, passé dans le langage du quotidien et désignant une sorte de blouse sans manche qui se noue dans le dos.

(3) Biographie des Confins page 180

d'histoires qui, toutes, relatent les faits et gestes de l'aïeul morisque Sidi Ali Bermedhan El Cojo, surnommé El Rojo, *vieux bibliophile de Grenade qui, un jour, en regardant sa bibliothèque brûler sous l'Inquisition, s'est mordu la main en proie au délire, et a juré de ne plus remettre les pieds dans un pays où le livre est un ennemi, où la mémoire devient cendres…. Il traversa la mer sur une planche pour aller finir de «l'autre côté», dans la solitude, et mourir, empoisonné par sa propre blessure apparemment. Les andalous disent que la colère suscite des réactions chimiques de l'ordre du poison dans le corps. J'ai appris tout cela en écoutant les vieux de mon petit village mais surtout ma grand-mère qui possède une mémoire fabuleuse pouvant la transporter aux confins du 16° siècle. Elle m'a légué une partie de cette mémoire fascinante, un mélange terrible entre réalité et légende*[(1)].

Dans son horizontalité, et parce que nous pouvons en faire le tour, le tronc d'un arbre déroule à nos yeux une frise et cette frise va décliner pour nous le parcours

---

(1) Interview réalisée en 1996 par la revue Littérature-Action avec Waciny Laredj lors de la publication dans cette même revue du roman La gardienne des ombres.

intellectuel de l'auteur tant à travers les lieux où il séjournera qu'à travers ce temps chronologique qu'il a à vivre. Et nous découvrons que c'est au temps de son enfance, bercé dans le giron de femmes analphabètes que les directions essentielles du parcours littéraire de Waciny ont creusé leur sillon, c'est là par exemple que le choix de la langue arabe comme langue d'écriture trouve son origine ainsi que la teneur profane de ses textes.

C'est à cette grand-mère, Hanna Fatna, que Waciny Laredj doit le choix de la langue arabe comme langue d'écriture, caractéristique visible de l'arbre de vie et œuvre de Waciny. Comme tous les enfants nés pendant la période coloniale, l'élève Waciny est allé à l'école française de sa bourgade Sidi Boudjenane et il poursuivra sa scolarité en français pendant les sept années de collège et de lycée à Tlemcen où, grâce à une bourse d'état, il sera interne. Il aurait dû, selon toute logique, écrire ses romans en français, mais c'était là compter sans le tempérament entier de *Hanna* qui a estimé que pour qu'il marche droit, son petit fils devait avancer *sur ses deux jambes*, la jambe française et la jambe arabe. Et c'est ainsi que l'enfant Waciny, quelques heures avant de se rendre à l'école française du village, prendra à l'aube le chemin de l'école coranique où il apprendra à

lire et écrire en arabe, copiant et récitant les versets coraniques et où un beau jour, il découvrira… un exemplaire des Mille et Une Nuits, *le livre le plus important , le livre qui a changé ma vie du tout au tout* [(1)]et c'est, ajoute-t-il en ce jour de mars 2019 à L'Institut du Monde Arabe, *à ce moment-là je me suis installé dans le profane et Dieu merci! Ce moment est vraiment déterminant dans mon attachement à la langue arabe*, *une langue capable de dire l'amour. La langue arabe a eu et a toujours cette capacité. Il faut voir ce qu'il y a derrière cette langue arabe : un Daesch ou un Voltaire…*[(2)] Enfin, le genre romanesque que l'on repère aussitôt que nous avons entre les mains un ouvrage de Waciny et qui fait donc partie des caractéristiques visibles de l'arbre, est le genre littéraire de prédilection de Waciny Laredj au point qu'il lui sacrifiera tout autre travail littéraire *J'ai toujours préféré le genre romanesque aux autres genres littéraires parce qu'il est plus proche de moi du point de vue de ses champs d'expression et de la grande liberté qui leur est inhérente. J'ai sacrifié la nouvelle et même la recherche universitaire pour me*

---

(1) Biographie des confins, page 572

(2) Le 23 mars 2019, dans le cadre de *Une heure avec*, les rencontres littéraires de l'Institut du Monde Arabe, Paris.

donner entièrement à l'écriture romanesque, confie l'auteur de Biographie des Confins[1].

C'est dans ce lycée de Tlemcen, encouragé par un professeur palestinien qui dispensait les cours de langue arabe, que Waciny se découvrira un talent d'écrivain qui, bien entendu, commencera par un talent de conteur hérité de sa grand-mère dont il fera revivre les récits pour un auditoire de collégiens et lycéens avides d'histoires et d'aventures. *Mahmoud, un merveilleux enseignant palestinien m'a aidé à écrire et à publier, d'abord sur le journal mural du lycée puis dans de vrais journaux*[2] se souvient Waciny. A dix-huit ans, son baccalauréat de Lettres en poche, Waciny Laredj entre au département des Lettres Modernes de l'Université d'Oran. C'est à Oran qu'il va rencontrer celle qui deviendra sa femme, la poétesse Zineb Lawedj et c'est là également qu'il publiera ses premiers écrits. Il travaille pour le journal *Al Joumhourria* (la République) où il dirige la page culturelle et je ne résiste pas au désir de faire un saut de quelques décennies pour souligner ici la fidélité de Waciny à ce journal puisqu'il continue aujourd'hui

---

(1) Postface de Biographie des Confins, page 560

(2) Territoires intimes, patrie de mots. Entretien avec Waciny Laredj réalisé par Laura Rachell Gobbi

encore d'y publier des articles. Mais revenons à cette première année universitaire, elle sera pour Waciny celle de son premier prix littéraire, prix de la nouvelle pour la remise duquel Waciny se déplace à Alger et rejoindra l'Union des Ecrivains Algériens. Il commence à publier dans de grands journaux algérois et remportera le prix universitaire Culture et Révolution, prix consacré aux étudiants. C'est en 1976, alors qu'il est étudiant et travaille comme professeur dans le lycée de Tlemcen où il a fait ses études, qu'il écrira son premier roman publié ensuite, en 1978, dans la revue Amal, La géographie des corps brûlés. Abdelatif Raoui, un grand critique littéraire irakien conseille à ce jeune écrivain de 24 ans de rompre avec la nouvelle pour s'orienter vers le roman, conseil que Waciny Laredj a effectivement suivi jusqu'à ce jour.

Et puis, c'est le voyage en Orient, Damas, la ville du bouillonnement intellectuel vers laquelle les étudiants algériens et arabophones se tournent avec vénération. Waciny s'inscrit en DEA puis en Magistère à l'université de Damas. Parti pour trois ans, il y restera dix années, s'y mariera avec Zineb et y aura deux enfants, Bassem et Rym. Il parle de ces années-là comme des années de formation du point de vue de son parcours d'écrivain

car s'il est parti à Damas officiellement pour ses études, il ajoute y être allé *officieusement* pour l'écriture. Dans cette ambiance intellectuellement stimulante, Waciny se liera d'amitié avec de grands noms de la littérature syrienne et arabe, Hanna Mina, Kamel El-Khatib, Hani Raheb, et des gens de théâtre comme Saadallah Wannous, Farhan Boulboul pour ne citer qu'eux. C'est dans cette ville *que mon aventure littéraire prendra son envol. J'ai d'abord publié mon premier recueil de nouvelles à Beyrouth, Ecrits de douleur et d'exil en 1979, livre très poétique dans lequel je parlais de l'exil intérieur de l'écrivain, de quelqu'un qui était porteur d'idées nouvelles mais que la société refoulait, par ignorance.*[1] Puis vient la publication du roman Chroniques en deux tomes, salué par la critique littéraire arabe, roman très politique et virulent qui, cependant, a été publié par le Ministère de la Culture Syrien dans une collection de prestige. Convoqué au Ministère de la Culture, félicité par le responsable de la collection et par Hanna Mina conseiller de Nadjah-el-Attar, ministre de la culture, Waciny estime que sa naissance en tant qu'écrivain dans le sens professionnel du terme, a eu lieu ce jour-

(1) Territoires intimes, patrie de mots. Entretien avec Waciny Laredj réalisé par Laura Rachell Gobbi.

là. Après la publication du roman Le bruit des pas lourds qui deviendra vingt ans plus tard, modifié et augmenté, Le collier de jasmin (2002), paraît un roman qui va marquer le parcours littéraire de Waciny Laredj : Fleurs d'amandier publié en 1983. Il ne s'agit pas ici d'un tournant, mais d'un ancrage.

Lointain descendant de la tribu bédouine des Beni Hilal qu'une sécheresse a chassée de son Arabie natale au onzième siècle, Salah Zoufri Benameur ressasse, chemin faisant, des bribes de sa geste légendaire *le sel et le sang ont la valeur du feu et de l'étoile*[(1)]… Salah tente de survivre, dans son village de Msirda, espérant comme tous les habitants des Baraques venus s'entasser là, une embauche promise par un projet de barrage. En attendant, pauvre d'entre les pauvres, Salah survit grâce au *trabendo. Et nous, toujours coincés entre la glace et le feu, nous nous volatilisons aux confins des frontières où l'on nous descend pour une rondelle de tomate que nous passons en fraude*[(2)]. Nous sommes au lendemain de l'Indépendance mais le

---

(1) Fleurs d'amandier p176

(2) Fleurs d'amandier (page 32 de la version française, Actes sud, traduction Catherine Charruau)

pays n'est pas entre les mains de ceux qui l'ont libéré…Tel est le sujet de ce roman qui fait appel à une technique de récit qui convoque l'imaginaire arabe non seulement comme sujet, mais comme forme. Car la question que Waciny se pose est celle de l'identité littéraire. Cette question du retour à une expression arabe de l'imaginaire, avec un temps au flux indéfini et un contexte qui détermine le sens, deviendra par la suite un axe essentiel du travail littéraire de Waciny Laredj. C'est là une préoccupation qu'il partagera avec le romancier égyptien Gamal al-Ghitani ainsi que les écrivains palestiniens Emile Habibi et Abderrahmane Mounif. Sa qualité de roman expérimental fait de Fleurs d'amandier un ouvrage déterminant, non seulement dans la trajectoire de l'écrivain Waciny Laredj mais également à travers l'écho qu'il a suscité dans le monde littéraire arabe, par l'encre qu'il a fait couler et à travers l'affirmation renouvelée de l'avènement d'une littérature marquée d'un sceau propre, littéraire et plus largement culturel, capable d'échapper au modèle cartésien du roman occidental. *Jusqu'à aujourd'hui,* remarque Waciny dans le long entretien qu'il a accordé à Laura Rachell Gobbi en 2003, *il fait l'objet de thèses de doctorat dans beaucoup de pays arabes et il est programmé dans plusieurs universités arabes. Il est*

cité comme un des romans qui ont révolutionné la forme romanesque arabe.[1]

Etudiant et chercheur, Waciny Laredj signe quelques ouvrages qui sont le fruit de son travail académique sur les nouvelles tendances littéraires qui, au demeurant, rejoignent inévitablement son travail romanesque. Un certain nombre de travaux voient le jour, je citerai ici L'histoire du réalisme en Algérie, Tendances esthétiques et littéraires du roman algérien, Histoire et forme du roman arabe, Anthologie de la poésie algérienne, Anthologie de la littérature algérienne de langue arabe, Anthologie de la narration africaine, L'antiroman, fractures et modernité.

A l'issue de sa soutenance de Doctorat en 1985, Waciny Laredj rentre définitivement en Algérie avec sa famille. Il occupera un poste de maître de conférences à Alger. Il signe un contrat avec le journal du soir Al Massa qui publiera, sous forme de feuilleton, La conscience de l'absent (1986). Dans La mille septième nuit, parue en 1993, Waciny Laredj réalise un roman qui dialogue avec Les Mille et Une Nuits, mais c'est à la sœur de Shahrazade, Doniazade, qu'il donne la

---

(1) Territoires intimes, patrie des mots. Entretien avec Waciny Laredj réalisé par Laura Rachell Gobbi.

parole. Shahrazade en effet, si elle sauve la vie des jeunes femmes que Schahriar ne tuera pas après les avoir déflorées, elle les sauve en tenant le discours que le roi veut entendre : oui, lui raconte-t-elle en substance au long de ces mille et une nuits, oui, les femmes sont des êtres faibles qui succombent au désir et elles sont par essence, infidèles, et d'inventer pour lui des histoires illustrant cela. Shahrazade, nous explique Waciny, reproduit le discours dominant, elle est la projection du dictateur, le visage féminin du roi Schahriar. Pendant six nuits, Doniazade, elle, dira tout ce qu'elle a sur le cœur, tout ce que le roi Schahriar n'a pas envie d'entendre.

Waciny Laredj sera déjà parti en exil à Paris lorsque paraîtra La gardienne des ombres, Don Quichotte à Alger en 1996. L'exil parisien commence en 1994. Installé à Paris avec sa famille, Waciny enseigne dans différentes universités comme professeur invité ou associé (Ecole normale supérieure, Paris I, Paris VIII). Nous sommes en effet dans cette période qui a ensanglanté l'Algérie, corps et âme, période qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui «la décennie noire». En tant qu'intellectuel, Waciny subit des menaces de mort et puis, il voit autour de lui, amis et collègues se faire assassiner. Il décide donc de continuer à écrire, pour le

plus grand bonheur de ses lecteurs et donc, il décide de vivre. Du roman La gardienne des ombres, Leila Sebbar écrira dans sa Postface : *Le travail sur la mémoire qui sous-tend la pérégrination contemporaine du narrateur et de Don Quichotte, la réflexion politique sans didactisme, la dérision généreuse et tendre de Waciny Laredj font de ce roman l'entreprise littéraire la plus réussie, la plus efficace des romans de ces années 90*[1]. Dans l'ouvrage qu'il lui a consacré, Ahmed Abi Ayad[2] renchérit : *Passionnante et passionnée, cette œuvre dramatique et poignante a le mérite de crier haut et fort ce que tout le monde pense et ressent durant cette décennie noire qui perdure malheureusement*[3]. Quant à moi, j'ajouterai qu'un élément important apparaît avec ce roman, un élément qui, parce qu'il appartient aux racines de l'arbre de vie et d'écriture de Waciny, n'est pas immédiatement visible, et c'est l'ascendance andalouse de l'auteur.

---

(1) Postface *Cervantès captif dans les décharges d'Alger,* par Leila Sebbar, revue Litterature-Action 3-4 sept.oct 1996.

(2) Ahmed Abi Ayad, enseignant à l'Institut des Langues, Département d'espagnol, Université d'Oran, chercheur associé au CRASC

(3) Ahmed Abi Ayad « Laredj Waciny – La Gardienne des Ombres » *Insaniyat,* 11/2000, 148-150

Cette question, flanquée de la mémoire andalouse, incarnée par l'aïeul qui a fui vers l'Algérie en 1609, deviendra une des veines importantes d'extraction de matériau et d'inspiration de l'écriture de Waciny. *Ou vous êtes arabo-musulman* explique Waciny dans l'interview qu'il m'a accordée le 25 mars 2019, *ou vous n'avez pas d'identité officielle.* Cette question d'une identité plurielle algérienne non reconnue et, plus précisément, de la part andalouse de celle de Waciny Laredj, sera magnifiquement développée dans La Maison andalouse, qu'il écrira en 2010. Mais sur la frise chronologique que nous déroulons tel un fil du temps, en faisant le tour du tronc de l'arbre, d'autres ouvrages, non moins importants, paraissent avant cette date.

Et c'est, en 1996, Les ailes de la reine, *pourquoi ce roman? Pourquoi une danseuse? Voilà un grand écrivain qui, au lieu de parler de la situation que vit son pays, écrit sur la danse!* se souvient Waciny en évoquant, en ce jour de mars 2019 à l'Institut du Monde Arabe où lectures et réflexions tournent précisément autour de ce roman, ces reproches qui lui avaient été adressés lors de la publication de cet ouvrage et auxquels il répondait par cette phrase: « *Ecrire sur une danseuse, c'est écrire que la vie est là!*» Myriam, la danseuse étoile du roman, danse à ses risques et périls car en effet, une balle reçue en 1988 est logée dans son crâne et

l'opération chirurgicale pour l'en déloger s'avère trop périlleuse pour être effectuée. Figure de résistance par excellence, elle exprime la situation algérienne, mais autrement. *C'est l'histoire d'une danseuse de ballet qui préfère mourir plutôt que de renoncer à son corps,* explique Waciny lors de l'interview que lui consacre la revue Littérature - Action en 1996, *cette présence féminine qui transgresse la mentalité moyenâgeuse a posé problème! Par essence, la femme est porteuse de vie, donc d'espoir, son statut social est celui des perdants dans nos sociétés. N'ayant plus grand-chose à perdre, elle se positionne radicalement contre le diktat des mâles de tous bords.* Et c'est la raison pour laquelle les éditeurs aussi bien Libanais qu'Algériens ont refusé de publier ce roman, c'est ce qui fait aussi que ce livre en langue arabe voit le jour en Allemagne. Il y a quelques jours, alors que je rédigeais ces pages, j'ai éprouvé le besoin de vérifier ces assertions, tant cette interdiction de diffusion continue de me choquer et j'ai interrogé Waciny qui m'a répondu aussitôt *Le roman Les ailes de la reine a été frappé d'interdit en Algérie et dans plusieurs pays arabes, dont l'Egypte.*[1] Voilà donc l'ombre projetée en réponse à la question évoquée plus haut : *pourquoi ce roman? Pourquoi une danseuse?*

---

(1) Echange réalisé par le biais de *messenger* (Facebook) le 21 mai 2019.

C’est à Los Angeles en l’an 2000 que Waciny Laredj écrit Les Balcons de la mer du Nord qui obtient le prix du roman algérien en 2002. Et c’est lors du travail effectué sur ce roman, que Waciny Laredj a pris conscience de l’importance de la traduction de ses œuvres. Rappelons, en effet, qu’en son propre pays, une grande partie du lectorat de Waciny est francophone et connaîtra ses textes à travers leur traduction en français sans compter que, si l’auteur se sait principalement lu dans les pays arabes du Maghreb et du Moyen- Orient, il ne peut exclure, bien au contraire, d’intéresser un lectorat international. Au demeurant, aujourd’hui, nombre de ses romans sont traduits dans les principales langues européennes ainsi qu’en chinois.

En 2003, dans le cadre d’une commande venue du Ministère de la Culture du Qatar, celle d’un *«grand projet arabe»* où l’on demandait à des auteurs d’écrire un roman couvrant l’ensemble du siècle dernier jusqu’au fatidique 11 septembre 2001, Waciny Laredj a écrit Ramad Acharq *(les cendres de l’orient)*, un roman d’amour qui traverse l’histoire, une histoire dans l’Histoire. Lors d’une rencontre au SILA[1] rapportée par Sara Kharfi dans un article intitulé *Sur les sentiers escarpés du*

(1) Salon International du Livre d’Alger

roman historique, Waciny reconnaît qu'écrire l'Histoire est un exercice périlleux, que le terrain est glissant « *la vérité historique nous impose des difficultés,* dit-il sous la plume de Sara Kharfi, *et il faut en assumer les conséquences. Car si l'on n'arrive pas à produire un roman qui nous soit propre, on reproduira l'histoire. Or l'écrivain est celui qui façonne l'histoire ». Le roman Ramad Acharq*, reprend Sara Kharfi, *est né du "scepticisme" et de "l'inquiétude" de l'auteur quant à ce qui se passe actuellement dans le monde arabe, où le retour à l'histoire est un exercice nécessaire. Mais quelle histoire? Celle écrite par les vainqueurs? Celle que l'on retrouve* dans *les manuels scolaires? Ce n'est pas ce qui intéresse Waciny Laredj qui préfère aborder l'histoire par le truchement de la fiction. "Le roman historique, il est dans l'histoire mais ce n'est pas l'histoire".*[1]

A ce roman de commande qui remporte le prix du kalam d'or, suivra en 2005 un autre roman que l'on pourrait également qualifier de roman historique, <u>Le Livre de l'Emir</u>, un livre qui convoque la mémoire. Mais qu'en pense Waciny Laredj? Dans un entretien

---

(1) Sara Kharfi *Sur les sentiers escarpés du roman historique, 27 septembre 2012*

avec l'auteur, Rachid Mokhtari[1] pose cette question: Le Livre de l'Emir, *vos écrits sur Cervantès participent-ils d'une sauvegarde de cette mémoire active, si fragile mais utile en même temps? Au risque de vous décevoir,* lui répondra Waciny Laredj, *je dis non. Un roman n'est jamais un moyen de préservation ou de sauvegarde d'une mémoire. Un roman n'est jamais un panthéon national. Il est panthéon de lui-même, de ses personnages. Aujourd'hui, j'ai davantage en mémoire, en lisant Madame Bovary, les douleurs d'Emma et les stigmates d'une époque sur sa chair. J'ai en tête les cris stridents d'Anna Karénine face à ce moment d'hésitations devant le suicide; je me fiche des guerres napoléoniennes ou de l'histoire de la féodalité qui servent de substrat à l'écriture de Léon Tolstoï. La mémoire romanesque embrasse un autre sens, celui de nos cris, nos*

---

(1) Rachid Mokhtari Rachid est universitaire, journaliste, romancier et essayiste. Il a publié plusieurs ouvrages consacrés à la littérature algérienne. Après Elégie du froid, Imqar, L'amante. Spécialisé dans la critique littéraire et artistique, il a publié plusieurs essais consacrés à la sensibilité algérienne: Tahar Djaout, un écrivain pérenne est son troisième essai après la Graphie de l'Horreur et Le Nouveau souffle du roman algérien. Rachid Mokhtari anime parallèlement des émissions consacrées à la littérature sur les ondes de la chaine II et III de la radio algérienne

douleurs, nos hésitations marquées par notre temps et au sujet desquels l'Histoire reste muette puisqu'elle est une discipline de la rigueur. Nos douleurs n'ont d'autres moyens d'être préservées vivantes que dans l'espace littéraire, en dehors de la froideur manipulatrice de l'Histoire. J'ai retenu de l'Emir un moment a - historique, qui n'a pas d'intérêt dans le sens de la mémoire collective, la rencontre qui a refaçonné la vie de l'Emir, celle du premier évêque d'Alger qui l'a marqué à vie.[1] Rappelons ici que Le Livre de l'Émir raconte l'amitié de l'Émir Abd el Kader et du premier évêque d'Algérie, Antoine Adolphe Dupuch. J'ajouterai que ce roman, qui a exigé de son auteur des heures de lectures et de recherches, est aux yeux de Waciny Laredj, le plus abouti de ses ouvrages, en premier lieu *dans ma carrière littéraire,* explique Waciny lors de notre entretien du 25 mars, *car c'est un livre qui a très bien marché sur le plan des lecteurs, de la circulation du livre, des traductions etc.*

Et puis, ajoute-t-il, *il y a un autre roman qui n'est pas moins important et c'est* La Maison Andalouse *parce que là, je parle de l'histoire de mon grand-père qui est une pierre angulaire dans la recherche, dans*

---

(1) Entretien de Rachid Mokhtari avec Waciny Laredj dans la revue littéraire algérienne L'ivrEscQ

un cadre un peu mystifié et en même temps démystifié d'un ailleurs andalou..[1]. Comme je l'ai fait remarquer précédemment, Waciny aborde, avec ce roman, la question de l'identité des Algériens, identité dont la pluralité a été enfouie sous la désignation « arabo musulman », un terme fourre-tout mais surtout, un terme derrière lequel se dissimule la volonté politique de nier toutes les composantes religieuses, ethniques, linguistiques et culturelles qui se réclament d'identités autres. *On a mis les identités berbères, amazigh, chaoui, on a mis tout ça sous cet indicateur « arabo-musulman »*, ces identités non assumées sont autant de germes capables de causer de graves fractures dans une société, ce sont là *des bombes à retardement* insiste Waciny, et bien sûr, on ne saurait le nier, il suffit de regarder du côté de la Syrie et de l'Irak avec la question kurde… qui n'est pas tant une question qu'une simple réalité. Dans La Maison andalouse, le parcours de Galileo el Rojo, l'aïeul de Mourad Basta, qui a fui Grenade en 1609, est relaté *sous l'angle des identités parce que pour moi, les identités, c'est quelque chose de complexe, c'est-à-dire que ça ne se décrète pas, ça se voit, ou vous vivez votre identité*

---

(1) Entretien que Waciny Laredj m'a accordé chez lui, à Aubervilliers, le 25 mars 2019

telle qu'elle vous a été transmise et vous faites de cette identité quelque chose de très positif qui vous propulse vers l'avant ou sinon vous avez une identité très carrée qui pourrait vous faire plaisir mais ne vous aiderait jamais à aller de l'avant![(1)] Dans Biographie des Confins, autobiographie romancée de Waciny Laredj, Galileo s'efface au profit du vrai nom de l'aïeul morisque de Waciny, je parle ici de Sidi Ali Bermedhan El Cojo de Almeria surnommé El Rojo, celui dont sa grand-mère Hanna Fatna lui raconte les faits et gestes tout au long de son enfance *On m'a dit que les morisques possèdent l'art de conter des histoires*[(2)] trouve-t-on dans la bouche de Cervantès au détour d'une page de La Maison Andalouse, comment douter alors de l'identité morisque de Hanna? Et de celle de son petit fils, le romancier Waciny Laredj?

La Maison andalouse, parue en 2010 succède au roman Les fantômes de Jérusalem paru en 2008 et qui a obtenu la Plume d'or, un prix qui récompense la meilleure œuvre littéraire algérienne de l'année. Ce roman parle d'exil et d'impossible retour, il parle aussi

---

(1) Entretien du 25 mars 2019, Aubervilliers.

(2) La Maison Andalouse, page 263, traduction de Marcel Bois, Sindbad, Actes-Sud

d'art et de douleur: hantée par les souvenirs de sa ville natale de Jérusalem qu'elle a quittée à l'âge de huit ans, May, artiste palestinienne de renom, exprime le souhait d'y être enterrée. Face au refus des autorités israéliennes, elle demande à son fils d'être incinérée pour qu'il puisse disperser ses cendres sur les lieux de son passé. Waciny Laredj explore ici l'un des aspects les plus douloureux de la question palestinienne tout en interrogeant les vertus de l'art en tant que facteur de résilience. *La vie qui a placé dans ma poitrine une bombe à retardement est la même qui m'a sauvée et m'a lancée dans une vaste arène de lumière.*[(1)] écrit May dans son cahier. Enfin, je noterai que nous retrouvons dans ce roman, cette marque andalouse définitivement associée à l'écriture de Waciny à travers l'ascendance de May, la palestinienne, dont l'aïeul andalou hante la mémoire.

En 2012, paraît Assabiê Lolita (Les doigts de Lolita), un roman dont le titre nous alerte quelque peu: Waciny aurait-il repris à son compte cette histoire, jugée sulfureuse, d'un amour entre une adolescente et un homme mûr? Au soir de sa vie, Yunes Marina, un

---

(1) Les fantômes de Jérusalem, page 448, traduction de Marcel Bois, Sindbad, Actes-Sud

auteur algérien à l'œuvre prolifique, se soumet à une séance de dédicaces autour de son dernier roman, *l'arche du diable*. Nous sommes à la foire de Francfort, l'auteur à succès s'interroge sur la provenance d'un étrange parfum qui lui chatouille les narines et fait tressaillir son âme, sa mémoire, son cœur. Dès les premières lignes du roman, cette interrogation autour du parfum inconnu convoque la littérature qui s'installe dans le discours du romancier à travers des allusions, des citations, mais également comme sujet de réflexion et d'écriture et puis…comme personnage de chair…. Ou de papier? *N'est-ce pas étrange*, se demande son personnage narrateur Younes Marina, *cette rencontre avec une femme qui surgit devant toi, sortant d'un livre que tu as lu voici trente ans et qui est resté accroché à ta mémoire comme un crabe à son rocher? Elle se dresse devant toi, sortie de la matrice de la langue, lancée contre le mur avec toutes les reliures et les jaquettes qui lui faisaient une prison de dure coquille et changée en un humain de chair et d'os? C'est Lolita, qu'une séries de folles coïncidences a fait sortir de son adolescence.* [(1)]Mais si le titre de ce

---

(1) Les doigts de Lolita dans une traduction que je donne ici de ce passage du premier chapitre.

roman en donne le ton, il n'en donne pas les clefs, et les clefs sont nombreuses qui vont conduire le lecteur en des lieux et des temps aussi variés que le monde de la mode, de la musique, de la peinture, de l'histoire algérienne passée et actuelle, convoquant l'islamisme et posant la brûlante question du terrorisme qu'il a engendré. Paru en 2012, ce roman obtient le prix de la Création arabe décerné par la Fondation de la Pensée arabe à Beyrouth. Le jury de la Fondation de la pensée arabe a salué ici *une œuvre qui aborde plusieurs thématiques comme la violence, le terrorisme, la répression politique, l'exil, l'identité, l'amour, l'écriture, la femme, le rapport à la langue* et le coordinateur du jury, Henri Lawit souligne que *Waciny Laredj a traité toutes ses thématiques avec beaucoup de sérieux et de créativité dans sa narration*[(1)]. Je remarquerai enfin que Waciny Laredj, qui s'est vu publier une fatwa contre lui pour son roman Les ailes de la reine , adresse dans cet ouvrage un clin d'œil à d'autres « pestiférés » de la littérature *Ils ont dit que le diable en personne vous a inspiré ce texte ha ha ha! J'ai lu cela dans un journal national. Avant de publier une fatwa contre vous* – insiste l'interlocutrice de Younes

(1) Article du journal El Watan, 4 décembre 2013

Marina à l'auteur – *réclamant votre mort, vous apparentant à Salman Rushdie et à Ibn al Muqaffa.*[1] Mais outre ce clin d'œil, cette remarque souligne l'actualité de ces menaces. Ecrire continue de tuer en plus d'une contrée de notre planète.

Le Royaume du papillon paru en 2013, remporte pour sa part, le grand prix Katara décerné à une œuvre littéraire qui sera ensuite adaptée pour être portée à l'écran. Dans l'Algérie de *la décennie noire*, une jeune femme s'évade du quotidien délétère et d'une relation déchirante avec une mère psychologiquement fragile, grâce aux relations virtuelles qu'elle noue à travers le réseau social Facebook. Yama s'éprend ainsi d'un homme de théâtre qui vit en Espagne et annonce une représentation de sa pièce à Alger. Waciny Laredj signe ici un roman très sombre sur la solitude, l'exil que l'on peut vivre dans son propre pays, le mensonge et la folie qui touchent non seulement son personnage principal mais également le huis clos familial et la prison à ciel ouvert que représente l'espace algérien que l'islamisme et la corruption ont mis à feu et à sang. Fausse fenêtre d'évasion, le réseau Facebook se

---

(1) Les doigts de Lolita, passage traduit ici par mes soins. Ce passage se trouve dans le chapitre un de la première partie du roman.

changera pour l'héroïne en un piège où les identités déjà mises à mal par le masque des surnoms qu'elle attribue à ses proches, seront comme frappées de nullité par un faux mensonge. - *Dans tous les cas,* riposte l'homme de théâtre à Yama, après sa représentation à Alger de La Malédiction de Grenade- *je préfère une version écrite de votre opinion. Je vais vous donner mon adresse mail. Je n'ai pas de compte Facebook. Je ne connais pas ce réseau et, puis, je ne l'aime pas. Il me semble bien léger. Je n'ai peut-être pas encore saisi son intérêt.* Réflexion qui brise aussitôt la romance dont la narratrice s'était nourrie *En moins d'une seconde, le monde s'est mis à tournoyer dans ma tête.*[1]

Ce roman sera suivi de Biographie des confins en 2014 dont j'ai déjà eu l'occasion de parler et dont je reparlerai ultérieurement de sorte qu'il n'est nul besoin de s'y attarder ici si ce n'est pour préciser qu'il s'agit d'une autobiographie à peine romancée où les personnages sont des personnes réelles de la vie de Waciny Laredj et que seul le récit cadre puise dans le virtuel d'oeuvres comme *Le voyage Nocturne* de la tradition islamique et *La Divine Comédie* de Dante.

---

(1) Le royaume du papillon ces phrases dont je fais ici la traduction, se trouvent dans l'avant dernier chapitre du roman.

En 2015, Waciny Laredj écrit un roman d'anticipation qui porte le titre de 2084, l'histoire du dernier arabe, *mais*, relève Waciny lors de notre entretien du 25 mars, *je ne sais pas s'il intéresse le lecteur occidental ; c'est un livre qui décrit la situation du monde arabe dans quelques années. Si le monde arabe reste ce qu'il est, sans transformations véritables etc., il finira par se désintégrer. Il ne possède pas les moyens vitaux pour pouvoir continuer à vivre*[(1)] insiste Waciny qui remarque que son livre *a été écrit pour le monde arabe* et, ce livre, ajoute-t-il est *le plus refusé par le monde arabe*. Dans ce roman d'anticipation, Waciny Laredj dialogue avec les textes de Aldous Huxley *Le meilleur des mondes* et bien sûr, ainsi que l'indique le choix du titre, avec le texte de George Orwell *1984*, l'intertextualité étant ici comme pour d'autres de ses romans - et je pense particulièrement à La mille septième nuit - un élément constitutif de l'ouvrage mais également un moyen d'écriture suivant l'idée que *Tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte*, énoncée par Julia Kristeva. Adam Gharib, le personnage principal de 2084 l'histoire du dernier arabe, savant

(1) Entretien du 25 mars2019, Catherine Charruau et Waciny Laredj, Aubervilliers.

chercheur en physique nucléaire s'apprête à réaliser une bombe de poche, bombe nucléaire miniaturisée à la radioactivité réduite. Dans la forteresse *Amireupa* – une contraction des deux mots Amérique et Europe – il est étroitement surveillé par *Little Broth* et son armée. Dans sa critique de l'ouvrage, Nasser Harachi[1] rapporte que *Le romancier Wacini Laredj s'est donné les moyens de construire un discours narratif imaginaire au travers duquel il mise sur l'émergence d'une potentielle continuité «civilisationnelle» entre les peuples, loin de toute représentation idéologique impérialiste connue, désireuse de posséder des armes de destruction massive dans le but de soumettre les autres civilisations et surtout la civilisation Arabia. Et touché par ce qui a précédé, il plaide pour une civilisation universelle capable d'englober tous les humains sans distinction de croyances, d'ethnie ou de religion. Il démonte les replis culturels qui engendrent des ghettos. Le dénominateur commun de ces civilisations est une science au service de l'homme et de l'éthique.* Généreux et se voulant optimiste, Waciny Laredj est en effet un mécanicien des systèmes fermés qu'il cherche à démonter et il avoue souvent sa détestation des certitudes et des vérités uniques, faisant

(1) Article paru en 2016 dans le journal El Qods al Arabi

appel à la fiction pour mener à bien ses déconstructions, explorant un imaginaire dont il connaît le pouvoir convaincant.

Un autre roman qui sort également du cadre algérien paraîtra en 2017 sous le titre : May les nuits d'Isis Copia. Soixante-seize ans après la mort de l'écrivaine libano-palestinienne May Ziadé (1886-1941), Waciny rapporte, dans ce roman, le drame de cette grande figure littéraire et féministe que des membres de sa propre famille ont jetée dans un asile psychiatrique. Dans un article qu'il consacre à ce roman, Belkacem Meghzouchene [1] explique que cette femme qui écrit *sous le nom de plume Isis Copia, pionnière du féminisme oriental et fondatrice en 1912 d'un salon littéraire accueillant d'illustres écrivains de l'époque, fut accusée, à tort, de démence, pour que ses cousins paternels puissent faire main basse sur son héritage à Chahtoul* (Liban) et l'auteur de l'article d'ajouter le dicton populaire *Qui veut tuer son chien dit qu'il a la rage.* Les trois cents et une nuits de May Ziadé sont celles qu'elle a passées dans l'asile de l'*Asfourieh* et qu'elle aurait relatées dans un journal

(1) Généticien de formation, écrivain, Belkacem Meghzouchene contribue en divers médias, cet article est daté du 24 mars 2018

intime imaginé par l'auteur et à la recherche duquel ce dernier lance son narrateur, chercheur employé au département des manuscrits à la BNF[1], ainsi qu'une une anthropologue libanaise, Rose Khalil. Cette trame fictionnelle que représentent le manuscrit et le journal intime est une trame familière à l'auteur qui aime à rappeler les racines voyageuses des mots et…des livres, instigatrices de la quête qu'il nous faut inlassablement mener pour les découvrir et les redécouvrir.

Enfin, il est un roman *qui colle très bien à l'Algérie d'aujourd'hui* me confie Waciny, l'œil brillant de malice et *c'est* Nissa' Casanova (les femmes de Casanova). *C'est l'histoire d'un homme qui a quatre femmes –il faut savoir qu'en Algérie la loi ne permet pas la polygamie et ne reconnaît pas le mariage religieux*- précise Waciny, *et aussi une cinquième à qui il a fait un enfant – il l'a violée - . A cause d'un AVC, cet homme est sur un fauteuil roulant. Sentant la mort venir, il veut demander pardon à ses femmes pour mourir tranquille, cette tradition du pardon existe bien. Seulement, contre toute attente, les quatre femmes vont régler leurs comptes, l'une après l'autre*…Quelques instants plus tard Waciny Laredj déclare *Ce roman, je*

(1) Bibliothèque Nationale François Mitterrand

l'ai écrit avec mes tripes. Nul besoin d'en rajouter pour comprendre que le romancier et critique palestinien Yahia Yakhlef qui, à propos de ce roman, a intitulé son article, L'histoire algérienne sur un fauteuil roulant a vu juste. Les femmes de Casanova roman à l'humour grinçant et réjouissant, est paru en 2016. Si j'ai choisi de le situer à la fin de cette description de la carrière littéraire de Waciny Laredj c'est que ce livre retentit aujourd'hui d'un écho complice sous les pas des algériens qui inondent les rues du pays tous les vendredis…

Laissons enfin le dernier mot à Waciny Laredj qui relaie sur sa page Facebook une publication évoquant ses propos sur ses derniers ouvrages : *J'ai écrit Le Livre de l'Emir pour briser le carcan de l'Histoire et libérer l'Emir du joug des certitudes de façon à assainir une part de notre humanité. J'ai écrit La Maison Andalouse pour éclairer l'unilatéralité mensongère de notre identité et décaper l'identité plurielle dont les petits politiciens ont fait un ennemi. J'ai écrit Biographie des confins pour tuer le narcissisme de l'écrivain et de l'autobiographie et pour tirer de son flacon ce grand mensonge qui voudrait faire de l'écrivain un prophète. J'ai écrit Les femmes de Casanova pour lever le voile sur ce que les discours fallacieux dissimulent comme*

meurtres servant les intérêts de la mafia. J'ai écrit 2084 L'histoire du dernier arabe pour annoncer notre disparition en tant qu'Arabes acteurs de l'Histoire. Et j'ai écrit May, les nuits d'Isis Copia en ayant l'intime conviction que l'écriture brise et perce à jour l'iniquité de l'injustice.[1]

Mais…se demande l'autrice de ces lignes, arrivée au bout du fil chronologique et les yeux fixant le tronc de l'arbre de vie et œuvre de Waciny Laredj…Que déclarera Waciny Laredj au sujet du roman en cours d'écriture?

…On raconte, on raconte qu'il y serait question d'une gitane, de corrida et des arènes d'Oran, on raconte…*mais Dieu est plus savant!*[2]

Tous les jardiniers, tous les arboriculteurs le savent : un arbre dont la foudre déchire l'écore, un arbre dont l'homme, par accident ou par bêtise, entame l'écorce, est un arbre en grand danger. L'arbre qui peut vivre durant des milliers d'années – *Aujourd'hui, on sait que le houx royal de Tasmanie atteint 43 000*

(1) 22 avril 2019 Colloque littéraire du Caire
(2) Les Mille et Une Nuits

ans[1] - risque de périr pour une plaie, une blessure sur son écorce. En effet, à cet endroit mis à nu, des champignons peuvent prendre place et ronger le sujet par l'intérieur! Il est donc indispensable d'agir, c'est-à-dire de colmater la brèche avec un mastic ou à défaut, vous dira-t-on, avec tout autre chose, pourvu qu'on colmate ce trou! Sans que je m'en mêle, un écrivain célèbre évoque cette blessure d'écorce dans un roman autobiographique et à travers un jeu de mot qui est devenu non moins célèbre. Au sujet de son histoire personnelle, Georges Perec écrit : *L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps*[2]. C'est à la guerre aussi, ou plus exactement à deux guerres, que Waciny Laredj relie les deux blessures de son écorce, deux coups de la grande hache de la Grande Histoire. Je ne saurais dire si Georges Perec est parvenu à colmater la béance effroyable de sa blessure d'écorce, la mort du père succombant à ses blessures

---

(1) Francis Hallé *dans un entretien réalisé pour le Monde Magazine en janvier 2006*

(2) Georges Perec W ou le souvenir d'enfance, Paris, Gallimard, 1975, p.43

de guerre, la disparition de la mère quelques années plus tard dans un camp de concentration, mais chacun sait que ses écrits tournent autour de cette blessure et cherchent à la « résoudre »: *L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie* [(1)].

Dans la Postface de Biographie des confins qui peut être comparée à ce que Georges Perec dit de son roman autobiographique W ou le souvenir d'enfance, c'est-à-dire *une histoire de mon enfance*[(2)], Waciny Laredj, après avoir énuméré et décrit les piliers qui irriguent de leur sève ce que j'ai appelé sa matrice créatrice et sensible d'écrivain, énumère et décrit ces deux blessures. *Au cours de mon enfance et après celle-ci, j'ai dû faire face à une profonde blessure aux figures plurielles qui a marqué ma vie : la première, la guerre de libération nationale a cruellement blessé mon enfance en m'enlevant la maison où je suis né, mon père, et une partie importante du décor secret de mon enfance.* Un peu plus loin, l'auteur reprend *La deuxième blessure, la guerre civile qui, dans les*

---

(1) W ou le souvenir d'enfance, Georges Perec, 1975, Paris, Gallimard.

(2) *Je me souviens tout à coup que cette histoire s'appelait «W» et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance.* Extrait de W ou le souvenir d'enfance

années quatre-vingt-dix a mis l'Algérie à feu et à sang, manquant la projeter vers un sort inconnu, et qui moi, m'a contraint à choisir l'exil. Je ne saurais dire si l'exil est un choix ou un cas d'urgence. Tu es pris entre deux feux : tuer ou être tué, il n'y a pas de troisième option.[(1)]

Colmater ces deux béances qui l'exposent au danger, c'est ce que l'arbre de vie et d'écriture Waciny Laredj doit parvenir à faire pour esquiver la mort. Ainsi, écrire s'énonce comme un défi adressé non seulement à la grande faucheuse, mais également à soi-même. *Dès le début de son récit*, explique Maëlys Gilles[(2)] dans ses travaux consacrés à Georges Perec, *Perec montre qu'il a conscience que son histoire personnelle se construit en parallèle de l'Histoire « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi.* Je dirais que ce défi, Waciny Laredj, pour sa part, l'a formulé en amont de l'acte d'écrire ou plus exactement en donnant à son imaginaire le rôle de

---

(1) Biographie des confins Waciny Laredj, ces deux passages sont extraits des pages 557 et 558 traduits par mes soins.

(2) Maëlys Gilles La construction de l'enfant Perec face à l'Histoire dans W ou le souvenir d'enfance, la citation de Perec est tirée de W ou le souvenir d'enfance.

metteur en scène du récit. D'emblée, colmater a voulu dire inventer. A la mort de son père en avril 1959, Waciny est un enfant d'un peu plus de quatre ans, il ne sait pas encore écrire, mais il va parer au manque que représente l'absence définitive du père en s'inventant un père imaginaire, *Pour pouvoir vivre*, *j'ai imaginé avec une opiniâtreté qui m'est encore aujourd'hui inexplicable, un père qui se tenait à mes côtés, m'emmenait à l'école et me félicitait en présence de mes professeurs*. Cependant cette invention ne saurait colmater une blessure aux figures plurielles, car la guerre de libération entraîne d'autres traumatismes, dont celui de l'expulsion des familles de Sidi Boudjenane qui fait que Waciny Laredj perd sa maison de naissance ; tout est bouleversé pour ce petit garçon dont la dernière image que sa rétine recueille du père le montre entouré de militaires français disposés à l'exécuter, *Il était vêtu comme la dernière fois que je l'avais vu, le jour de son arrestation, il se dressait de toute sa taille sur le seuil de la maison, entouré de militaires armés et prêts à faire feu après qu'ils avaient tué nos trois chiens pour n'avoir cessé d'aboyer depuis leur irruption en ce matin froid et terrifiant. J'avais un peu plus de quatre ans. J'ai voulu questionner mon père, mais la main affectueuse de*

mon grand-père m'a fait taire puis je l'ai entendu chuchoter quelques mots qui me sont allés droit au cœur : chut…en présence d'un martyr, contente-toi d'écouter en attendant qu'il te sollicite d'un mot, d'un regard ou du fond de son cœur. Mon père était très élégant. Il avait un paletot gris clair qui lui descendait sous le genou et des souliers noirs qui brillaient, car il n'avait rien laissé au hasard. Et puis, il y a la disparition de la mère qui, contrainte d'endosser le rôle économique du père, s'absente à longueur de journée pour gagner le pain de la famille. *J'ai eu mal parce que j'ai commencé à éprouver la sensation que c'était ma mère qui était morte et non mon père.* Enfin, la mort du père entraînera une quête au visage d'interminable et douloureuse enquête, menée d'abord par la mère et ensuite par Waciny lui-même, celle du lieu où a été enfouie ou jetée la dépouille. Un lieu *où réciter la Fatiha*[(1)] rêve Waciny aujourd'hui encore, bien après la mort de Mima Amizar. Cette mère qui depuis la mort du père, répétait si souvent: *C'est bien d'être fils de martyr et cruel d'être fils de veuve*[(2)].

---

(1) Propos prononcés lors de notre entretien du 25 mars 2019, Aubervilliers.

(2) Biographie des confins, Waciny Laredj, page 168, extrait traduit par mes soins.

Quand la décennie noire commence, Waciny Laredj alors professeur à l'Université d'Alger est pris de court. Les intellectuels, les artistes, sont les premiers visés par la vague d'assassinats qui traverse le pays *Je n'étais pas prêt à tuer ni à être tué dans cette guerre interlope dont les déclencheurs furent par la suite les profiteurs. Dans cette houle meurtrière, j'ai cherché à rester fidèle à ce qui m'importait, c'est-à-dire aux choses simples et élémentaires, au sacrifice de mon père, aux tourments de ma mère, à mon écriture et à mon humanité que j'ai mis toute mes forces à maintenir droite et debout contre l'obscurité et l'humiliation, faisant en sorte de prendre fait et cause en faveur de l'homme, du bien et de l'amour.*[(1)] Très vite, il lui faut vivre dans la clandestinité, pour protéger sa vie, sa famille et sa liberté d'écrire. Beaucoup de ses amis sont assassinés. *Mais la blessure a été terrible*[(2)] avoue Waciny qui finalement, accepte en décembre 1993 une invitation de son ami Daniel Reig[(3)] à le rejoindre à Paris avec sa famille. Si Waciny

---

(1) Biographie des confins, Waciny Laredj, Postface, page 558, extrait traduit par mes soins.

(2) Biographie des confins, Waciny Laredj, Postface, page 558, extrait traduit par mes soins.

(3) Daniel Reig Agrégé de langue et littérature arabes, docteur

n'a pas quitté son séjour parisien depuis cette date, il n'a cessé cependant d'aller d'un pays à l'autre, même au temps de la guerre civile durant lequel il dispensait clandestinement des cours à ses étudiants algériens qui le retrouvaient dans les sous-sols de l'hôpital Mustafa Bacha et de l'hôtel El Aurassi. *Le temps s'est mis à passer très vite, en un clin d'œil voilà que plus de vingt ans étaient passés. Il est possible,* reprend Waciny dans sa Postface de Biographie des confins, *que ces vingt années requièrent à elles seules une autobiographie, celle des années d'exil qui ont réinitialisé ma formation d'écrivain et m'ont partiellement forgé, en cette période d'acuité maximum de mes prises de conscience et particulièrement de celle de la responsabilité que j'endossais à travers mes faits et gestes et à travers mes opinions et mon écriture. C'est la raison pour laquelle la biographie que je relate ici est une petite partie d'une vie toujours aussi ardente.*[1]

Vingt-cinq ou vingt-six romans plus tard – et c'est aujourd'hui - Waciny Laredj dira-t-il que ces deux

---

ès-lettres. -Professeur à l'Ecole normale supérieure de Paris, décédé en 2007 et que je remercie ici personnellement pour ses excellents dictionnaires et manuels.

(1) Biographie des confins, Waciny Laredj, Postface, page 559, extrait traduit par mes soins.

blessures, ces deux fractures ont enfin été colmatées? Car c'est elle, l'écriture, assistée par un imaginaire jamais à bout d'argument, qui produit ce mastic aux vertus curatives et, ce faisant, permet cette croissance qui découvre et développe d'autres territoires d'exploration et d'aventure littéraires. Car l'arbre de vie et d'écriture Waciny Laredj, en tant qu'arbre, continue de croître : *un arbre qu'on empêche de pousser, meurt*, souligne le célèbre biologiste Francis Hallé[1], *il suffit de voir un figuier étrangleur à l'œuvre pour le comprendre.* De la même façon que l'enfant Waciny s'est inventé la compagnie d'un père mort pour pouvoir vivre, de même lorsqu'il a quitté l'Algérie pour la France en décembre 1993, c'était parce qu'il avait choisi de vivre, vivre pour écrire. Mais on comprend ici qu'il a également choisi d'écrire, écrire pour vivre.

* * *

---

(1) Francis Hallé est un botaniste et biologiste spécialiste de l'architecture des arbres et de l'écologie des forêts tropicales humides. J'ai recueilli ces propos au cours de la formation intégrale qu'il a dirigée et intitulée <u>L'arbre et sa structure</u>

Les racines, la part de l'invisible

La faune bouge, tandis que la flore se déplie à l'œil. déclare Francis Ponge dans Le parti des choses (1942)[1], rien de plus vrai, à la condition de rappeler que la flore ne se résume pas à ce que l'œil voit et admire. L'œil se laisse si facilement abuser, au demeurant, il suffit de penser aux illusions d'optique pour en prendre conscience. *D'un arbre, les hommes ne connaissent que le tronc et le pied,* renchérit Francis Hallé sur un ton de reproche, avant de poursuivre, *un arbre est une créature à moitié invisible, et en cela extraordinaire et mystérieuse. Sa partie enterrée est toujours au moins aussi grande que sa partie visible, les racines se développant souvent plus que la frondaison. Les petits jujubiers de Libye, qui mesurent 2 mètres de haut, possèdent des racines verticales de quelques 60 mètres de long. Cela fait un arbre de 62 mètres!*[2] Et voici que le Jujubier entre en scène par les coulisses auxquelles on ne s'attendait pas! Le petit

---

(1) Poète français du XX° siècle, né en 1899, mort en 1988.

(2) Francis Hallé, cité dans un *entretien réalisé pour le Monde Magazine en janvier 2006*

Jujubier dont parle Francis Hallé n'est certes pas le Jujubier de la Limite qui se déploie au-delà des cieux traversés par le prophète de l'Islam lors du Mi'raj, et pour mystérieux et extraordinaire qu'il soit, d'après les termes du célèbre botaniste, il n'arrive pas à la cheville, ou plutôt au réseau racinaire de *Sidrati al mountaha*[1] qui plonge, s'alimente et croît à la source mystérieuse de la foi. La foi, extraite du fin fond du cœur humain appartient au domaine du caché, de l'ésotérisme, du *Batin* selon une lecture arabo-musulmane du monde, chère au soufisme. Ainsi, les racines d'un arbre, partie invisible *extraordinaire et mystérieuse.* De la même façon que le jujubier de Lybie ne serait rien sans ces longues racines qui cherchent l'eau aux tréfonds de la terre, l'arbre de vie et d'écriture Waciny Laredj ne serait rien sans cette partie cachée, invisible, que sont ces piliers comme il les nomme et qui ont poussé l'auteur de Fleurs d'amandier , de La maison andalouse etc. vers la vie et l'écriture.

L'arbre de vie et œuvre Waciny Laredj a de ces racines qui *s'arriment à tous les points d'ancrage qu'elles rencontrent* tant il a connu, comme nombre

---

(1) Voir note 1 de cet ouvrage.

d’arbres sur terre, de tempêtes dévastatrices. S’il est toujours debout, c’est sans doute grâce à cette qualité *de créature très inventive* que Francis Hallé reconnaît aux arbres. Et aux soins dont il n’a cessé d’entourer ses racines, aux questions qui l’ont toujours ramené vers elles, incessant aller-retour des mots vers leurs racines et des racines vers les mots.

Et toi, raconte Amizar à son fils, *tu avais une passion pour les couleurs. Les yeux grands ouverts sur le soleil au zénith, tu te délectais des couleurs qui glissaient dans tes prunelles. Yamma*[1]*, me disais-tu en t’approchant de moi, regarde un peu au soleil et compte les couleurs! Celles qui l’emportent sont le vert, le jaune foncé et le marron. Pas le noir! Et tu me demandais : pourquoi? Moi, je te répondais : le vert vient de tes aïeux berbères, de ton ancêtre el Rojo ainsi que de tes tantes paternelles qui ont toutes des yeux verts. Le jaune me fait rire car la seule réponse que je trouve me vient de tes aïeux qui disaient compter quelques yeux de loup dans notre lignée, nous faisant hériter d’un brin de cendre et de l’éclat jaune des prunelles avec, en prime, leur acuité visuelle. Le*

(1) Equivalant de « maman », ici Waciny Laredj évoque des propos de sa mère lui racontant une de ses petites « manies » d’enfant.

marron vient de notre famille, de tes tantes ameuries issues des tribus arabes hilaliennes dont les yeux sont généralement marron. Tu exultais comme qui remporte une victoire sur ses doutes et ses questions les plus ardues[(1)]. Pourquoi cette allégresse débordante, pourquoi ce sentiment de victoire chez un enfant si petit, pourquoi ce besoin de comprendre qui je suis, à qui je ressemble et d'où me vient la couleur de mes yeux? Et puis comment ne pas entendre dans la réponse de la mère, ce grain de fantaisie un peu sauvage, un peu cruelle, qui glisse dans l'ascendance quelque loup aux yeux dorés?

Si les racines évoquées ici par Mima Amizar se rapportent à des ascendances familiales, d'autres vont s'y agréger et parfois se souder à elles, d'autres racines que Waciny Laredj convoque pour se définir en tant qu'homme et écrivain et qui formeront ces piliers que l'auteur enveloppe d'un sens culturel, ou littéraire, sens qui, dit-il, *a le rôle décisif dans ma vie*[(2)].

L'ombre du Caroubier s'allonge sur la tombe de Sidi Ali Bermedhan de Almeria El Cojo, surnommé El

---

(1) Biographie des confins page 128, extrait traduit par mes soins.

(2) Postface de Biographie des confins, page 571

Rojo, l'aïeul morisque de Waciny Laredj. Cet aïeul incarne le pilier historique sur lequel se fonde, avec les quatre autres piliers, la vie et l'œuvre de l'auteur. Le *pilier historique auquel je me réfère* – nous avertit Waciny dans la Postface de Biographie des Confins *n'est pas seulement un héritage de sang, cet aspect est de peu d'importance car il est le résultat d'une somme de coïncidences sur lesquelles je n'ai pas la main, mais il s'agit d'un héritage culturel et c'est cela le principal.*[(1)] Cet aïeul contraint de quitter l'Andalousie en 1609 lors de l'expulsion des morisques, musulmans convertis de force au catholicisme, est une pièce maîtresse dans la revendication d'un métissage culturel qui anime Waciny Laredj, mais également nombre d'intellectuels algériens qui échapperont ou succomberont dans les années 1990 à ces assassinats revendiqués par les djihadistes islamistes au nom d'une identité arabo-musulmane stricte. Cette question du métissage culturel et, particulièrement, de l'apport de l'Andalousie musulmane où flotte le mythe nostalgique d'une convivence[(2)] qui

---

(1) Postface de Biographie des Confins, page 571

(2) La convivence entre musulmans, catholiques et juifs en Espagne s'étend de 711 (invasion des arabes musulmans) en 1492 (expulsion des juifs). Ce terme est entré dans le dictionnaire de l'Académie en 2011 grâce à l'académicienne Florence Delay comme le rappelle Abraham Bengio lors

fut réelle bien que traversée de nombreux conflits, mais qui, avant toute chose, affirme la richesse d'une identité plurielle, se trouve incarnée dans plusieurs romans de Waciny et fait partie de ces thèmes récurrents qu'il appelle des «fixations». *Il n'y a pas de culture homogène, les cultures sont toujours hybrides, bâtardes, et plus il y a de mélanges mieux c'est.*[1] Insiste, vindicatif, le grand écrivain espagnol Juan Goytisolo qui aura consacré sa vie et son œuvre à revendiquer ce métissage.

El Rojo, l'aïeul morisque, ne pouvant prouver la pureté de son sang catholique doit fuir l'Andalousie natale. Issu d'une lignée de modestes paysans et menuisiers, il est le petit fils d'un grand amoureux des livres dont il hérite la bibliothèque sise dans le quartier d'Albaicin à Grenade. C'est lorsqu'on met le feu à cette bibliothèque qu'il décide de partir et, après bien des tribulations, dont un passage dans les salles de tortures de l'Inquisition, il traverse la mer et gagne la terre algérienne. Le récit des aventures de cet aïeul, de ses faits et gestes fait de lui un personnage épique, un héros qui marquera définitivement la personnalité de

---

de la conférence L'héritage de l'Andalousie des trois cultures , Institut du Monde Arabe 2013

(1) Juan Goytisolo (1931-2017), propos recueilli lors de la conférence citée au-dessus.

Waciny. En effet, il ne sait pas encore lire ni écrire que déjà il suit avidement de la bouche de sa grand-mère les péripéties des aventures d'El Rojo à qui Hanna voue un véritable culte. Cette légende vivante, que son aïeul incarne, d'une Andalousie de la tolérance religieuse, du raffinement culturel, de la nostalgie de l'exil, on peut dire que Waciny Laredj s'y est abreuvé. Mais plus encore qu'un récit, plus qu'un témoignage, telle une présence vivante du passé andalou, bruit le feuillage d'un caroubier qui glisse son ombre ou ses gousses nourrissantes entre les pages de plusieurs romans de Waciny, je citerai ici, La Gardienne des Ombres, La Maison Andalouse, Les fantômes de Jérusalem , et jusque dans cette autobiographie pour laquelle Waciny a voulu que l'écriture lui ressemble au plus près. *]…[le caroubier dans le bois duquel mon aïeul avait fabriqué la canne qui l'accompagnait partout dans sa ville. Même lorsqu'il prenait les armes, il ne la lâchait pas. Avec, il a tué des vipères, escaladé des montagnes et à l'âge où la vie l'a trahi, en a fait un appui pour avancer. Pour lui, elle était la preuve que le monde était toujours vivant lorsque le caroubier dont il avait ramené un plant de là-bas, du premier pays, avait poussé*[(1)]. Et puis, dans cet Entre-deux qui marque le

---

(1) Biographie des Confins, page 101

passage ultime vers l'Au-delà dont Waciny fait une description inspirée du Mi'raj et de la Divine Comédie, l'auteur dit que la dernière personne qui lui apparaît est son aïeul, *Au tout dernier instant, il n'y avait plus qu'une personne avec moi : mon aïeul El Rojo. Je ne sais pour quelle raison, mais il est resté avec moi, pour ensuite venir se loger en moi. Est-ce dû à Hanna? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que pas un seul instant il n'a oublié sa fidélité au caroubier qu'il avait planté et dont il avait tiré à manger et à boire, de quoi soutenir ses pas, et enfin l'ombre longtemps étendue sur sa tombe, même si dans la quiétude de son âme, il n'a cessé de serrer dans ses bras la blessure du manque et de la perte du pays qui n'avait pas toujours été clément avec lui.* [1]

Nul doute que cet aïeul El Rojo, de par l'attachement presque obsessionnel que Waciny lui témoigne, marquant envers lui, à son tour, une forme de fidélité qui le promeut personnage de la plupart de ses romans, fonde une part de l'identité de Waciny. Et plus encore, si l'on considère l'identification qu' Hanna établit entre son héros andalou et son petit fils et qui, incontestablement, ne cesse d'interroger l'enfant Waciny et ensuite,

---

(1) Biographie des Confins, page 552

l'adulte : *Waciny, mon garçon,* dit la voix de Hanna rapportée par l'auteur, *est le seul de mes petits à avoir appris la langue de ses aïeux et leur Coran. Grâce à Dieu, lui et son aïeul andalou sont chacun la moitié de la même fève. Et moi, je brûlais de lui demander comment elle pouvait connaître cette ressemblance alors que quatre siècles nous séparaient l'un de l'autre!*[(1)]Cependant Waciny Laredj en donne la confirmation lui-même, lorsqu'il se décrit enfant[(2)] : *Il m'appelait (*il s'agit ici de Sidi Saïd, son maître de l'école coranique) *le diable rouge car mes cheveux tiraient sur le roux et mon visage était semé de taches de rousseur, ça me donnait un air de garnement qui me distinguait des autres. Mes copains me surnommaient Poil de Carotte, ça ne me dérangeait pas comme surnom.* [(3)] Les récits de Hanna ont incité son petit fils à mener des recherches sur cette Andalousie dont on retrouve l'art de vivre dans certaines villes algériennes et sur une Histoire que, de part et d'autre de la Méditerranée, les voix dominantes ont voulu étouffer et ces recherches ont confirmé la véracité des récits de

---

(1) Biographie des Confins, page 221

(2) El Rojo signifie Le Rouge en espagnol. Ce surnom fut donné à l'aïeul andalou en raison de sa rousseur.

(3) Biographie des Confins, page 219

sa grand-mère *l'authenticité de certains récits ne fait pas le moindre doute selon moi et le long intervalle de temps entre l'histoire réelle du 17° siècle et le 20° ne la rend pas moins historique. J'ai rattaché ses narrations à la matière historique andalouse que j'ai pu aisément explorer au cours de ces trente dernières années de recherches sur mes aïeux morisques et j'ai trouvé des réponses importantes à des questions complexes.*[(1)]

L'authenticité de *certains récits* a précisé Waciny Laredj dans sa Postface car il en est d'autres qui ne sauraient satisfaire aux critères de la simple vraisemblance. *Un jour qu'il dormait sous le caroubier, un lion s'est approché de lui, l'a saisi par le dos et s'est enfui en l'emportant pendant que les gens criaient : « le lion a volé El Rojo!» «Le lion a volé El Rojo!» El Rojo n'avait eu que le temps de saisir sa canne en bois de caroubier qu'il gardait près de lui pour dormir. L'ayant emporté à l'écart, le lion s'apprêtait à le dévorer lorsque El Rojo a agité son bâton et s'est mis à frapper le dos et l'arrière-train du lion qui s'est mis à saigner, il lui a brisé la nuque et alors le lion lui a adressé un regard de détresse avant de fermer les yeux pour toujours.*[(2)]

---

(1) Biographie des Confins, page 571(Postface)

(2) Biographie des Confins , page 102

Hanna croyait-elle en son propre récit ou bien cherchait-elle à allumer dans les yeux de son petit fils adoré l'étincelle du ravissement, tandis qu'il l'écoutait bouche bée? Cette grand-mère que Waciny désigne comme son deuxième pilier, le pilier narratif, la racine narrative de cet arbre de vie et d'écriture, a en quelque sorte, inoculé en lui et le fond et la forme de ce que serait l'écriture romanesque de Waciny Laredj. Waciny reconnaît encore aujourd'hui qu'il avait eu cette chance d'être celui de ses petits fils qui dormait à côté d'elle et qui l'écoutait raconter jusqu'à ce que sommeil s'ensuive. Au sujet de Hanna, Waciny ne tarit pas d'éloges ni de reconnaissance. *Elle a été mon premier professeur en matière de narration. Elle a été l'intermédiaire suprême et magnanime entre moi et mon aïeul andalou. J'ai été élevé dans ses bras et elle s'est tenue derrière les rencontres les plus décisives de ma vie d'écrivain. Je lui dois ma rencontre avec la langue arabe qui peut sembler un fait ordinaire mais ne l'était pas à l'époque et, sans elle, je serais aujourd'hui un écrivain francophone, un chef d'orchestre symphonique, un expert de l'économie ou un responsable d'une banque locale ou, avec un peu de chance, internationale, ou bien tout simplement un professeur de français dans une école ou un lycée. Grâce à*

Hanna Fatna, la femme simple qui n'avait pas d'instruction, pas de culture savante, mais une culture populaire, j'ai rencontré un livre d'une importance capitale qui a changé ma vie de fond en comble : les Mille et Une nuits. Peut-être était-ce le hasard, mais ma grand-mère était derrière ce hasard, à cause de son insistance tirée de sa seule culture populaire et de son sens de la valeur de la langue et du savoir. Donc pour moi, ma grand-mère était plus que ma grand-mère. Elle a été la partie la plus importante de mon univers intérieur. Elle a été ma richesse et mon imaginaire profondément ancré. Je suis son fruit et ce qu'elle m'a offert. [(1)]Difficile d'imaginer plus bel hommage! Et celle qui l'appelait *mon seul et unique* l'avait choisi et peut-être destiné à devenir l'écrivain qu'il est effectivement devenu *De toute la famille, c'est moi qu'elle a choisi. A la fin de sa vie, elle m'a délivré tout ce qu'elle avait de tendresse. Elle m'a livré tout ce qui la tourmentait.]…[Elle m'a fait voir de mes propres yeux, mais aussi avec mon cœur et mon cerveau, tous ceux que les guerres saintes et les exils angoissants avaient tués en l'espace de cinq siècles.*[(2)]

---

(1) Biographie de Confins, page 572 (Postface)

(2) Biographie des Confins page 183

Tous ces extraits tirés de son autobiographie parlent d'eux-mêmes, et défendent mieux que je ne pourrais le faire, cette conviction qu'Hanna Fatna est bien celle qui, avec amour, a instillé dans les veines de Waciny Laredj la passion du récit, et les moyens de l'atteindre, à savoir: l'écoute et l'écriture. *Et soudain je me retrouve sur les genoux de Hanna Fatna qui raconte sans s'interrompre un seul instant, car elle sait d'avance qu'à la moindre interruption, je lui demande : Et après, Hanna, et après?*(1)

Après, c'est maintenant et l'on peut dire que d'une certaine manière, Waciny Laredj a repris le flambeau. *Hanna*, écrit-il dans sa Biographie des Confins, alors qu'il se voit à deux doigts de franchir l'Au-delà, *avait gardé le tempérament que je lui avais connu. Captivée par les mêmes choses qu'autrefois. Tout ce qui l'entourait avait une valeur et une signification. Les visages. Les voix. Les gens. Les animaux. Les oiseaux. La pluie. Le vent. La poussière. La peur. La vie. La lumière. Les ténèbres. Les mains. Les doigts. Les yeux. Les volatiles. Les papillons. Les renards. Les gazelles. Les tremblements de terre. Les tempêtes… tout avait son ordre, sa cause, son sens. Elle n'était pas philosophe,*

---

(1) Biographie des Confins, page 104

mais toute sa vie durant, elle a rejeté l'arbitraire. Du jour où j'ai ouvert les yeux, elle était là, affairée à ses occupations journalières.[1]

Le troisième pilier du système racinaire de l'arbre de vie et œuvre de Waciny Laredj est jusqu'à ce jour le pilier dont la contribution à l'écriture de Waciny est la moindre. En effet, Mima Amizar qui incarne ce pilier de la force fidèle comme Waciny l'a nommé, n'est l'inspiratrice ni des personnages ni de l'imaginaire qui dresse les planches de ses scènes dans les romans de Waciny. Peut-être ce dernier puise-t-il parfois quelques traits romanesques dans cette figure exemplaire de femme forte, de femme résolue qu'elle a été et qui fait d'elle le pilier sans lequel rien n'aurait été possible. Mima Amizar, malgré son nom au sens extraordinaire et fabuleux – *il désigne en langue amazigh la déesse de la pluie ou un arc-en-ciel* [2] - est une femme que la guerre[3] va charger d'une mission d'une gravité capitale, celle de remplacer le père. Une mission dont elle s'est courageusement acquittée et à laquelle elle a consacré sa vie *Toute sa vie* reconnaît Waciny dans son

---

(1) Biographie des Confins page 182
(2) Biographie des Confins, page 126
(3) Il s'agit ici de la guerre de Libération

autobiographie, *s'est résumée à trouver les moyens de protéger sa maison pour qu'aucun étranger ne s'en empare, de permettre à ses enfants de vivre et de protéger sa famille d'un danger permanent de destruction.* J'ai choisi ce terme de gravité car en langage végétal, je vois Mima Amizar semblable à ce « gourmand » qui surgit sur le tronc d'un arbre et développe ses racines le long de ce tronc, sous l'écorce, et jusqu'à terre où, cessant de se sustenter à l'arbre « maternel », il s'ancre vigoureusement à son tour. La mort d'Ahmed l'aura poussée à précipiter cette croissance de racines vers l'ancrage indispensable et nécessaire à la survie de la famille, et aussi à une véritable promesse d'avenir (ou promesse d'avenir véritable?). Tout prête à croire que sa mission de chef de famille, soudain imposée, s'est greffée sur la jeune tige qu'elle était peu après son mariage, prête alors à emboîter le pas à Hanna, sa mère, et à la tradition : *Ma mère,* raconte Waciny, *se frotta le visage de ses mains douces et dénuées de toute ride, de toute marque, hormis un minuscule tatouage qui se ramifiait comme un caroubier ; c'était une femme ameurie qui le lui avait tracé. Elle avait dessiné sur ses mains, son visage, ses poignets et ses chevilles, trouvant sur le corps tendre et jeune de ma mère qu'aucune grossesse n'avait encore usé, un*

terrain favorable à son art. Mima s'était réfugiée chez Hanna Fatna pour que Papa Ahmed ne voie pas ses blessures, mais lorsqu'il les avaient vues au petit matin alors qu'il s'apprêtait à partir, il s'était contenté de lui demander : Tu n'as pas eu mal? Non! Avait-elle répondu et puis, s'enhardissant, elle l'avait interrogé : Le tatouage de plaît? Il avait ri. C'est pour toi ; maintenant, tu ressembles aux tatouées ameuries![(1)] Mais le père meurt et prend des lèvres de Mima Amizar la promesse de s'acquitter coûte que coûte de l'instruction de ses enfants, lui laissant, pour le reste, toute liberté. Amizar devient donc chef de famille et, en tant que femme, en ces années-là, en pleine guerre et dans une société traditionnelle où la femme n'a guère voix au chapitre, il lui faudra rester ferme. Ferme face aux oncles qui voudraient s'emparer du lopin de terre qu'elle cultive, ferme devant les regards envieux de ses belles sœurs aux langues de vipère, et forte de cette fidélité à l'époux – elle refusera tout remariage – et par-dessus tout, forte de cette fidélité à la parole donnée. Ajoutant au travail des champs des travaux de potière, des travaux d'aiguille, économisant chaque sou, gardant précieusement les louis d'or achetés au

(1) Biographie des Confins, page 141

temps où Ahmed, encore en vie, envoyait aux siens de quoi subvenir à leurs besoins et parfois un peu plus, Mima Amizar mène ses affaires avec un courage dont seul l'amour a le secret. Et elle parviendra à ses fins car ses enfants seront instruits et réussiront bien au-delà de ses espérances et personne ne lui prendra la maison où elle a vécu jusqu'à son dernier souffle.

Seule la mort pouvait avoir raison de l'énergie et de la force fidèle que recèle cet inébranlable pilier! Mais une racine de cette trempe ne saurait mourir, et l'arbre de vie et œuvre de Waciny le sait, le pressent, le devine…Pour avoir perçu entre les lignes, entre les mots et au détour des phrases de Waciny comme un bruissement de feuilles soufflant du désir de rendre un hommage d'écrivain à cette pièce maîtresse, je sais qu'il relèvera ce défi que lance Ajejandro Jororowsky dans cet aphorisme

Aunque ya no vivas

Volveré

En busca de tu ausencia[1]

---

(1) Même si tu ne vis plus/ je reviendrai/ à la recherche de ton absence, Alejandro Jodorowsky Piedras del camino (*cailloux sur le chemin*) 2004, ediciones Obelisco, Barcelona.

…caillou parmi les cailloux de notre chemin d'Humain. Et, à notre tour, de notre fidélité.

Du Caroubier andalou à l'ombre duquel repose l'aïeul El Rojo au Palmier du mausolée de Sidi Boudjenane dont la légende locale rapporte que les racines, fines et longues, traversent la dépouille du saint au niveau du nombril – point d'échange hautement symbolique - en passant par le mythique Jujubier de la Limite, les racines de l'arbre de vie et œuvre de Waciny Laredj poursuivent leur périple pluriel à Tlemcen, au pied d'un amandier. L'arbre aux délicates fleurs roses ou blanches qui redoutent la rigueur du gel de février, l'arbre à la puissante racine pivotante, cet arbre si gourmand en lumière et si beau dans sa floraison précoce – avant les feuilles et avant toute autre essence – n'est-il pas l'arbre le plus propice à incarner le sentiment amoureux et la femme? Il le sera pour Waciny, lorsque, interne au lycée de Tlemcen, il entraînera Mina hors de la grande bâtisse où cette dernière se prostitue pour subvenir aux besoins d'un enfant illégitime, et qu'ils se retrouveront enlacés au pied de l'amandier. Auprès de cette jeune femme, Waciny découvrira les premiers émois du cœur, les premiers frissons du désir et les mots pour les dire,

mais également il découvrira, à travers elle, la femme telle que les lecteurs la retrouvent dans ses romans, la femme passionnée, forte et fragile à la fois, et les images pour la décrire: Jolie, jeune, les traits enfantins, c'est Mina mais c'est aussi la courageuse Lounja de Fleurs d'amandier, et puis Lolita au destin tragique du roman Assabiê Lolita et Meryem dans Les ailes de la Reine la danseuse étoile prête à mourir pour vivre sa passion et éprouver son corps.

C'est en explorant, dans ses fibres les plus intimes, cette racine hautement sensible qui constitue son être, que Waciny Laredj a saisi l'importance de Mina et de tout ce que son histoire a suscité en lui, dans la chair même de son écriture, de sorte qu'il fait d'elle le quatrième pilier sur lequel reposent sa vie et son œuvre. *Le quatrième pilier – explique Waciny dans la Postface de sa Biographie des Confins se rapporte au premier amour dont j'ai le souvenir ou plutôt, se rapporte à ma première expérience sentimentale et sensuelle avec Mina ou Amina. Cet épisode a bouleversé ma vie émotionnelle car l'être humain n'est pas façonné de vide et n'est pas non plus pure construction intellectuelle, mais bien construction affective. Cette vie, tout à la fois belle et cruelle, croît sur un terrain tragique dont il est impossible de comprendre les manifestations*

dans certains de mes écrits si je ne reviens pas sur ce facteur inaugural.[1] Avant la tragédie, Mina est une jeune femme durement éprouvée par la vie, son amour d'enfance et de jeunesse, un cousin, la trahit, refusant de croire que l'enfant qu'elle porte est de lui. Dans la société traditionnelle algérienne, une fille mère est bannie, Mina accouche, confie l'enfant à une famille d'accueil tandis qu'elle part gagner sa vie dans une maison close. Quand le jeune Waciny la rencontre et s'éprend d'elle, Mina redécouvre l'innocence du sentiment amoureux. Les voici dansant sous la pluie des fleurs de l'amandier.

Mais le temps des fleurs est bien court, chacun sait cela. Quelques années plus tard, alors qu'elle s'apprête à vivre auprès de sa fille retrouvée et d'un homme qui l'aime, Mina mourra assassinée d'un coup de couteau asséné par son propre frère décidé à laver l'honneur de la famille. On l'ensevelira nuitamment, secrètement. *Mina a été prise de court par une mort tragique digne des grandes épopées*, poursuit Waciny dans sa Postface. L'héroïne des romans de Waciny est née. Héroïne de grandes épopées, à la fin tragique. *Mina occupe une place de taille car elle a façonné mon être*

---

(1) Biographie des Confins, Postface, page 573

intime émotionnellement et linguistiquement, à un degré dont elle n'a pas eu conscience, ni moi non plus. L'auteur aurait-il deviné qu'en 2014, Mina se dresserait dans sa vie non plus en tant que femme du premier amour, non plus en héroïne aux diverses répliques romanesques, mais en femme par qui le scandale arrive? La liaison que le jeune Waciny adolescent a vécue avec une jeune femme prostituée, liaison qu'il a glorifiée dans son autobiographie, lui vaudra des attaques virulentes de la part de ses lecteurs du Moyen Orient et du Maghreb. Waciny ripostera dans un article intitulé Point de salut pour le malchanceux[1]. A ce sujet, Waciny Laredj précise que ce qu'on lui reproche ne *se rapporte pas uniquement à l'expérience sentimentale vécue hors du système social dominant mais également à l'écriture elle-même, à la teneur du discours et peut-être à la langue que j'ai choisie, poétique et peut-être même parfois lyrique.*[2] Comment dès lors ne pas penser à la Fitna du roman Les balcons de la mer du Nord, jeune femme qui eut la malchance d'endosser la responsabilité de la mort accidentelle de son frère tant son chagrin la fit paraître

(1) Cet article figure en note annexe dans la Postface de Biographie des Confins

(2) Biographie des Confins, Postface, page 574

folle, aubaine dont s'empara une société avide de vengeance où la femme passe bien souvent pour une sorcière? Intelligente, instruite, belle, elle est musicienne *Tous les matins à l'aube, elle jouait un requiem sur son violon. Les gens du village disaient qu'à cette heure-là, elle réveillait les vivants et endormait les morts et qu'à minuit, elle endormait les vivants et réveillait les morts]…[les gens ne tarissaient pas d'histoires inouïes à son sujet. Elle avait l'âme d'une diablesse.*(1) Et c'est cette jeune femme qui initie le jeune Yacine aux plaisirs de l'amour et l'instruit des subtilités de la jouissance féminine. *L'homme a un seul point de jouissance qui vient en complément des quatre-vingt-dix-neuf que possède la femme*, écrit Waciny sur les lèvres de Fitna, énumérant ensuite une dizaine de ces points que je n'ai malheureusement pas la place de reporter ici , *et c'est pourquoi l'homme sain est celui qui cherche à ressembler à la femme dans sa démarche spécifique.*(2) Conclut Waciny par la bouche de Fitna, non sans glisser une indication que le lecteur est libre de cueillir ou non, telle une fleur, car le nombre quatre-vingt-dix-neuf n'est pas tout à fait innocent, il

---

(1) Les Balcons de la mer du Nord page 40 de la version française, Actes-Sud traduction Catherine Charruau

(2) Les balcons de la mer du Nord , page 42

fait tressaillir l'oreille de tout musulman tant il évoque le nombre des plus beaux noms de Dieu.[1] J'y trouve un caillou semé sur le chemin de l'écriture, un signe *pour ceux qui sont doués d'intelligence*[2]

Telles des abeilles aux bourdonnements entêtants, des phrases s'échappent des romans de Waciny *La tribu est intransigeante et la position des femmes y est délicate*[3]. *Les femmes de ce pays sont des pierres précieuses, 'ammi Mourad*[4] et telle une reine nourrie au nectar des fleurs d'amandier promenant son essaim autour de nos visages pour agacer nos bonnes consciences, l'image de la femme «*laredjienne*» dérange. Car c'est une image qui va à contrecourant de l'image de la

---

(1) De même que le chapelet qui *compte 99 grains, qui correspondent aux 99 «Beaux Noms d'Allah»* Malek Chebel Dictionnaire des symboles musulmans, ed. Albin Michel, 1995

(2) Allusion à une formule coranique récurrente où il est question des signes que Dieu envoie à ceux qui croient, qui comprennent ou qui, comme ici sont doués d'intelligence et que j'ai tirée de la Sourate III, verset 190. Ces remarques et ces interprétations n'engagent que l'autrice de cet ouvrage.

(3) Fleurs d'amandiers page 64 (version française, traduction Catherine Charruau)

(4) La maison andalouse page133 (version française, traduction Marcel Bois)

femme voulue par la société algérienne et, plus généralement, par toute société patriarcale. Et si l'image dérange c'est peut-être parce qu'elle ne parle pas d'une image mais bien d'une réalité. Et qui mieux que Waciny Laredj pouvait parler de la femme, lui qui a grandi dans une famille de femmes – et quelles femmes, fortes et éclairées, quand on songe à Hanna, à Amizar! - lui qui déclare *La situation féminine fait partie de moi, de ma chair »*[(1)]*?* Et qui mieux que lui pouvait nous susurrer à l'oreille que *si son statut social est celui des perdants dans nos sociétés*[(2)], elle est celle par qui une victoire contre l'obscurantisme qui ravage les sociétés patriarcales[(3)] est possible, ce qui veut dire également que son émancipation entraînera celle de la société entière? Chez l'Amandier, la saison des fleurs est courte, chacun le sait, mais la saison des fleurs revient chaque année, il convient de ne pas l'oublier!

---

(1) Déclaration faite à L'Institut du Monde Arabe le 23 mars 2019

(2) Algérie Littérature/Action 3-4 , page 170

(3) Et je pense ici à nos sociétés qui ne sont pas majoritairement musulmanes, mais bien patriarcales, où l'on déplore et dénonce aujourd'hui des vagues de féminicides, moi qui n'avais pas imaginé qu'un jour ce mot surgirait dans notre vocabulaire !

J'étais à l'école primaire lorsque notre professeur de français nous indiqua un texte d'une page et demi dans notre manuel puis il se mit à nous exposer les aventures du fou, comme il l'appelait, cet homme qui, lorsqu'il n'avait rien à faire, partait combattre des moulins à vent. Il est des rencontres qui s'apparentent à des fulgurances et la rencontre, à un âge précoce, de Waciny Laredj avec l'auteur de Don Quichotte est de ce type. Avant même de pouvoir retrouver dans le ton et les mots de Cervantès cet accent familier qui le frapperait, il rejetait violemment, et avec le recul on pourrait dire « viscéralement », le jugement que son maître portait contre *le chrétien* comme il le nommait avec mépris. *Le maître s'était approché de moi et, me saisissant par le collet, m'avait soulevé de sorte que j'étais entre ses mains tel un poulet qu'on va égorger : Qu'est-ce que t'as à défendre un fou, un chrétien? Est-il ton frère? Ton père? Parle donc, espèce d'âne! Je répondis sans réfléchir : mon grand-père!* [(1)]Il semble superflu de préciser ici que le maître lui fit payer son impertinence et il la lui fit payer chèrement. Mais ce que Waciny Laredj venait de déclarer le traversa comme une évidence dès qu'il eut, sous les yeux et

(1) Deux extraits tirés de Biographie des Confins pages 422 et 424

entre les mains, la première partie du Don Quichotte de La Mancha de Miguel de Cervantès. *Je découvris soudain que la majeure partie des récits de ma grand-mère et de ses histoires n'était guère différente de ce que toi, Sidi, tu racontais*[1]et d'ajouter un peu plus loin *Comme je te l'ai dit, j'y ai trouvé beaucoup de ce que ma grand-mère m'a raconté. C'est sans doute pour cela que je ne l'ai pas lâché, au contraire, tout m'y était familier.*

Ainsi Miguel de Cervantès, le marrane, auquel Waciny Laredj consacre un long chapitre de son autobiographie et qu'il qualifie dans sa Postface de cinquième pilier, le pilier littéraire, est-il introduit par les qualités de conteuse de Hanna Fatna relatant les aventures de son aïeul adulé, El Rojo, le morisque. *Miguel de Cervantès ou l'homme dont les traits se confondaient aux traits de mon aïeul au point que j'en fis un grand-père dans mes écrits. C'était un homme qui ne supportait pas l'injustice et qui criait, d'une voix contenue, mais il criait, et ce faisant, défendait les impuissants, les désarmés, ceux à qui on avait pris leurs villes et que l'on vendait. Rien que cela suffisait à faire de lui un de mes miens.*[2]Ainsi,

---

(1) Biographie des Confins, page 425
(2) Biographie des Confins , page 418

aussi, la racine historique, la racine andalouse se renforce-t-elle d'une racine jumelle, espagnole, et comme la première, animée de justice, d'ouverture culturelle et religieuse, mais également d'un brin de folie.

Ce qui n'échappe pas à Waciny Laredj, lui-même enclin aux débordements comme en témoigne cette déclaration faite à son maître de français. Mais également comme en témoignera cet étrange autodafé auquel il se livrera rageusement pour n'avoir pu, en classe - au lycée cette fois-ci, et devant un professeur admiratif de Cervantès- exprimer son avis sur sa lecture du Don Quichotte. Il éprouva une telle frustration *J'étais furieux comme si j'avais manqué le rendez-vous le plus important avec la vie* que le soir, à la maison, il se mit à déchirer les premières pages du livre, et à les jeter au feu, feuille par feuille jusqu'à ce que son frère Hassan l'empêchât de poursuivre. *Tu sais ce que tu as brûlé?* lui demande alors son frère. *Toute la préface, non? Est-ce que tu l'as lue? Non! Je suis allé directement au roman. Je n'aime pas les préfaces. Dans ces pages-là il est question de quelque chose qui fait songer à ce que tu viens de faire : Celui qui présente le livre dit que les tribunaux de l'Inquisition ont exigé qu'il soit livré aux flammes car il parle de ce*

dont il ne faut pas parler et prend la défense de musulmans et de juifs, ennemis de la chrétienté. L'autodafé intempestif auquel Waciny enfant s'est livré l'a tellement tourmenté qu'il en parlerait le lendemain à son professeur Monsieur Druot qui, de son côté, allait s'extasier devant les lectures éclairées de son élève et lui faciliter l'accès à toutes sortes d'ouvrages, et c'est là un des points positifs de ce geste de destruction. Quant à l'autre point, je pense qu'il a permis très tôt à Waciny d'avoir une conscience aigue, presque charnelle, de ce que représentait la destruction d'un livre par le feu. El Rojo avait vu la bibliothèque de son grand-père brûler et c'est ce qui l'avait décidé à fuir son Andalousie natale mais il ne parviendra à s'enfuir qu'après être passé par les tribunaux et les salles de tortures de l'Inquisition ; Cervantès connut semblable sort, compte tenu de ce même contexte historique et de sa qualité de marrane qui semble aujourd'hui vérifiée. Comme le remarque Gérard Garouste en commentaire de sa peinture <u>le livre brûlé</u> *Selon plusieurs spécialistes il était un marrane, un juif converti qui cache ses pratiques religieuses pour éviter le bûcher. Sa culture hébraïque transparaît à des milliers de détails. Ainsi, au début du livre, la bibliothèque de Don Quichotte est jetée au feu. Le livre*

brûlé exprime un thème essentiel de la culture hébraïque, celui de la connaissance qui est comme le secret: elle se transmet mais ne se donne pas.[(1)]On peut dire qu'en ce qui concerne Waciny Laredj, la transmission s'est faite et qu'elle a même donné des livres, pas seulement La gardienne des ombres dont le protagoniste est un descendant de Cervantès, le journaliste Vasques Cervantès de Almeria. Dans la Postface de sa Biographie des Confins, Waciny Laredj écrit de Cervantès que *cet homme qui apparaît de façon récurrente dans la plupart de mes écrits, compte également parmi les constances narratives de mon univers romanesque à l'instar des piliers dont j'ai fait mention dans cette biographie.*[(2)] Et puis, dans son autobiographie, mais aussi dans la vie, lorsqu'il évoque ses lectures et sa rencontre avec Cervantès, Waciny ne manque jamais de rappeler que l'illustre auteur de Don Quichotte lui a appris que quelques soient les guerres vers lesquelles nous nous jetons - parfois perdues

---

(1) Déclaration de Gérard Garouste lors d'une interview accordée à l'occasion de la parution de son livre d'illustrations Cervantès Don Quichotte chez Diane de Selliers Editeur, cette déclaration accompagne en commentaire la gouache intitulée Le livre brûlé. (2012)

(2) Biographie des Confins page 578

d'avance, mais qu'importe? - nous devons nous y lancer avec la conviction de la victoire.

Qu'elles soient fasciculaires comme celles du Palmier de Sidi Boudjenane ou pivotantes comme celles de l'Amandier où soupirent les amants de Tlemcen, ou bien pourvues du chevelu très abondant du Caroubier de El Rojo, ou enfin, d'une longueur vertigineuse comme celles du Jujubier, les racines de l'Arbre de Vie et Œuvre de Waciny Laredj s'installent dans la pluralité que l'auteur n'a cessé de revendiquer. Au nombre de cinq, qualifiées de piliers par Waciny Laredj, je ne peux éviter l'allusion aux cinq obligations que tout bon musulman doit accomplir au cours de sa vie, les cinq piliers de l'Islam, et pourtant je ne m'y arrêterai pas : Waciny, de son propre aveu ne se définit «ni arabe, ni musulman » et je préfère m'en tenir au chiffre cinq et à la figure géométrique qu'il induit, celle du pentagone, figure dans laquelle le nombre d'or[1] est roi, et dans laquelle on peut inscrire la figure

(1) A condition que le pentagone soit régulier (tous les côtés sont de la même longueur et les angles internes valent 108°). Quand on trace les diagonales d'un pentagone régulier, on obtient un pentagramme. La longueur des

d’une étoile - le fameux pentagramme, tellement ésotérique qu’il était l’emblème de l’école de Pythagore! - mais aussi, celle d’étoiles imbriquées à l’infini. On peut également y inscrire la figure symbolique de l’œuf ainsi que celle de la spirale d’or, autant de figures susceptibles d’ouvrir nos esprits humains à l’interprétation de ce qui nous dépasse. Enfin, et de façon à renforcer encore la vigueur de l’image végétale, je note ici qu’en botanique, aussi bien au niveau des fleurs qu’au niveau de la disposition des graines – il nous suffira de visualiser les graines de tournesol pour comprendre! - on retrouve la suite de Fibonacci(1) et donc, le nombre d’or!(2)

---

diagonales est égale au nombre d’or. Le nombre d’or est irrationnel et on l’appelle aussi divine proportion.

(1) Fibonacci (1175-1250) découvre la suite de nombres qui portera son nom et observe le rapport. Plus les nombres sont grands et plus le rapport se rapproche de la divine proportion, le nombre d’or. (suite de Fibonacci: 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21… Chaque nombre est la somme des deux précédents. Déjà avec 21/13 on trouve 1,615. Avec de plus grands nombres comme 233/144 on trouve 1,6180

(2) Je remercie ici monsieur Jean Fritche - professeur à l’Ecole d’Architecture de l’Université de San Luis Potosi, Mexique, qui m’a initiée à cette connaissance du nombre d’or dont il a fait un des grands sujets de sa vie de chercheur.

Agrémentées de divine proportion, les racines vont tout naturellement se tourner vers leur miroir céleste, la ramure, que j'ai aussi appelée dans mon introduction *Les racines du ciel*. Ces tiges irriguées de sève, habillées de feuilles palpitantes et qui labourent le ciel avec l'aide du vent, ces exploratrices de l'inconnu, nommé Au-delà, Inconscient, Dieu ou Esprit selon les époques et les cultures, mais dont on attend tous la même chose : qu'elles nous livrent, en retour, la clef du mystère de la vie.

* * * *

La ramure, la part de l'Ombre

Des racines nous ont réunis au nom de ces feuilles qui voyagent dans le vent[(1)]

A lire ces vers du grand poète syrien Adonis, on pourrait penser que les feuilles sont avant tout ces entités mobiles et détachables que l'on voit tourbillonner dans l'air avant leur inévitable chute à terre. Or, il n'en est rien! *Combien de gens réfléchissent à ce qu'est une feuille? Pourtant, la feuille est à la fois le produit et le phénomène le plus important de la vie : nous vivons dans un monde vert, où les animaux sont en proportion moindres et peu nombreux, et où tout dépend des feuilles,* rappelle Francis Hallé. Nous nous prenons alors à penser photosynthèse et chlorophylle et nous obtempérons.

---

(1) Mémoire du vent Poèmes 1957-1990, Adonis, célèbre poète Syrien, né le 1° janvier 1930, auteur de nombreux recueils et essais.

Chacun de nous a pu faire cette expérience : les yeux levés vers la frondaison d'un grand arbre, nous peinons à distinguer une limite entre le ciel et le feuillage. Mais est-ce bien le souffle du vent qui brouille ainsi la frontière entre le bleu et le vert, entre limbe foliaire et …limbe céleste? *Más ojos que hojas*[(1)] prévient le chamane[(2)] qui a ouvert les yeux de Francis Hallé sur le statut particulier de cet être vivant qu'est l'arbre[(3)]. *Plus d'yeux que de feuilles*… reprend-on après lui, non sans un frisson… Qui nous regarde à travers tous ces yeux qui palpitent dans le bleu du ciel, quels échanges ont lieu en cette frontière poreuse où se mêlent indistinctement couleurs, ombres et lumière? Et ces mille voix poussées par le vent dans la ramure, de qui sont-elles le chant?

Evoquant le village de Sidna Youcha, avec un lyrisme qui ne va pas sans rappeler la Qasida

---

(1) De l'espagnol: plus d'yeux que de feuilles. En espagnol, il y a une grande ressemblance entre les mots «yeux» et «feuilles» qui donne plus de force à cette déclaration, c'est pourquoi j'ai voulu l'insérer dans le corps du texte dans sa langue d'origine.

(2) chamane du sud -est péruvien, de la tribu des *Matsigenka*

(3) Francis Hallé parle de ce chamane et du rôle déterminant qu'il a eu dans ses choix professionnels au cours de plusieurs de ses conférences, parmi lesquelles la conférence qu'il a intitulée Un arbre tout neuf

antéislamique et les larmes du poète sur les restes du campement abandonné, Waciny Laredj se souvient *Que de fois me suis-je arrêté devant le port, vidé de tout, de moi-même et de mes pensées, aiguisant mon ouïe pour surprendre les voix du passé qui appelaient au loin, avant que je ne tressaille, saisi d'une peur atavique qui, partie de ma colonne vertébrale, se répand dans tout mon corps et me pénètre si profond que, secoué, j'évite la chute en m'appuyant contre un vieil arbre. On dit de lui que c'est un Térébinthe et qu'il est sacré car c'est lui que les morisques, au retour de leur d'exil, couvraient de mouchoirs, de tissus et de vêtements et même de leurs chaussures, exactement comme ils l'avaient fait à l'arbre du Wali Salah qui devaient leur assurer le salut et surtout un prompt retour au pays.* Suspendus aux branches de bien des arbres de par le monde, les ex-voto sont autant de suppliques et de remerciements adressés à des divinités ou à Dieu et à ses saints, installés, comme on sait, côté ciel.

La ramure de l'arbre avec ses feuilles tournées vers la lumière se fait intercesseur entre nous, pauvres humains à la compréhension du monde limitée, et le Sachant suprême, l'Indéchiffrable. Dans ce contexte, notre langage est rites, offrandes, sacrifices, cérémonies.

A l'échelle de notre réalité, à l'étroit dans notre personne, la ramure tourne les vaisseaux de l'imaginaire vers cet irréel avec lequel il entend se frotter, et l'arbre de vie et d'écriture de Waciny Laredj, quant à lui, est ainsi fait qu'il s'est pourvu de deux médiateurs, dont le très universel hasard, et puis le rêve, qui n'est pas sans retenir l'attention de bien des cultures.

Si je vous disais que sans ces deux médiateurs, le hasard et le rêve, qui ont œuvré en sa faveur, Waciny s'appellerait Aïd? Ne serait pas allé au collège et ne serait donc probablement pas écrivain? Qu'il serait mort, le corps troué de balles lors de la guerre civile ou victime de l'explosion d'une bombe?

Personne ne peut s'opposer à un rêve fait-il dire d'un ton sans réplique à l'un de ses protagonistes dans Les balcons de la mer du Nord[1] . Au demeurant, Mima Amizar n'y songea pas, lorsqu'elle vit en rêve – *qui maman, Dieu? – Non, non, mon petit. Celui qui m'est apparu, c'était Amhammad Al Waciny. Le saint, connu pour ses bienfaits et sa bénédiction. Cette nuit-là, il montait un pur sang arabe. Il était vêtu d'un burnous blanc et son visage rayonnait d'une lumière*

(1) Les balcons de la mer du Nord page 57 de la version française, traduction Catherine Charruau

pareille à celle qui éclaire les compagnons du prophète. C'était peut-être un ange. L'ameurie[1] a dit que c'était l'ange Gabriel en personne! Il a traversé le temps, indifférent au monde d'Ici-bas, et il a choisi la solitude dans laquelle il est mort. On prétend que sidi Amhammad Al Waciny est un Ouled Zîan. En cette belle nuit d'été, le wali s'est dressé devant moi dans toute sa splendeur. Sans descendre de sa monture il m'a demandé si je le reconnaissais. Non, mais à ton allure, je devine que tu es un saint et que tu me veux du bien! Tout le bien du monde! m'a-t-il dit. Je suis Amhammad al Waciny. Je passais par là et je suis venu t'annoncer quelque chose qui va te réjouir. Lalla Nouyoua, me dit-il en empruntant le surnom que l'on me donnait quand j'étais petite, tu vas avoir un garçon et il aura une place dans ce monde. Il s'imprègnera de sagesse divine et son cœur s'emplira de foi. Tout ce que je te demande c'est de lui donner mon nom de façon à le protéger de tout mal. Mais si tu lui donnais un autre nom, je serais contraint de te le prendre au jour de sa naissance. Je le suppliai – il en sera fait selon ta volonté, Sidi Amhammad. Ne le prends pas! c'est le garçon que j'attends depuis longtemps. Sans

---

(1) La voyante de la tribu des Ouled Ameur que l'on a déjà rencontrée dans ce livre.

un mot, il a disparu derrière la poussière soulevée par son cheval. Et c'est ainsi que Waciny s'est appelé Waciny. Enfin…, la chose ne s'est pas déroulée aussi facilement qu'elle en a l'air, car Waciny est né le jour de l'Aïd[(1)] et la coutume, considérant qu'il est de bon augure de naître un jour comme celui-là, veut également que l'on prénomme l'enfant Aïd. *Lorsque ton grand-père s'apprêtait à immoler le mouton et, ce faisant, à te nommer publiquement Aïd, je me suis redressée sur mon lit de parturiente, tout juste informée par ma mère Fatna des intentions de ton grand-père. – Si tu veux la mort de ton petit fils, alors appelle-le Aïd! Je suis des vôtres, mon oncle, ne me prive pas de mon fils! Ton grand père dont je venais de briser l'enthousiasme était stupéfait. Je lui ai demandé de m'écouter. Et je lui ai raconté toute l'affaire. Il était contrarié parce que naître à un moment particulier n'était pas courant et c'était un signe de chance pour le nouveau né, mais susceptible de rejaillir aussi sur sa famille, son village, sa tribu et pourquoi pas sur son pays. Cependant, ton grand-père ne pouvait pas s'opposer à l'apparition en rêve d'un grand personnage de la*

(1) Le 8 août 1954, on célébrait la fête du sacrifice, le « grand » Aïd.

région. Il connaissait parfaitement le pouvoir du wali et il obéit à l'ordre. C'est comme ça que tu t'es appelé Waciny.[1] Du nouveau né qu'il fut entre les bras de sa mère et, plus tard, enfançon dans le giron de Hanna qui le nourrirait des épopées de son aïeul El Rojo, Waciny est devenu un écolier tout disposé à passer le premier examen de sa vie, celui de l'entrée en sixième. Or, lors de la publication des résultats dans le journal La République[2], alors édité en français, Waciny ne vit pas son nom dans la liste des élèves reçus. La déception est grande, sa mère est effondrée et les gens autour de lui le renvoient méchamment à sa condition, celle de tous les gens du village dont l'horizon est celui des champs ou du *trabendo* à la frontière. *C'est le hasard qui, en cette écrasante journée d'été, a conduit Hajj Souleïman à déplier la page du journal dans laquelle le marchand avait enveloppé un coupon d'étoffe qu'il venait d'acheter pour sa fille. Il déplia la page et la parcourut des yeux pour s'offrir une petite*

---

(1) Biographie des confins, page 142 (pour les deux passages concernant ce rêve).

(2) Ce même journal deviendra arabophone après l'Indépendance, et restera un élément de la vie de Waciny car après y avoir publié des nouvelles, il y collabore encore aujourd'hui, lui fournissant régulièrement des articles littéraires ou d'opinion.

distraction avant de faire un somme. C'est ainsi qu'il tomba sur mon nom qui figurait dans la liste des élèves reçus en sixième. Il communiqua cette information à son oncle Ahmed, le mari de ma tante Aïcha à qui il rendait visite ce jour-là. Il lui demanda au préalable – Ma tante Amizar a bien un fils qui s'appelle Waciny? Le mari de ma tante lui répondit avec sa gentillesse de toujours – Oui! Malheureusement il n'a pas été reçu en sixième. Toute la famille est triste car il est orphelin et il se donne du mal. Hajj Souleïman intervint alors : Non, non, il a réussi! [(1)] Je me dis qu'il a fallu une somme de hasards pour que Waciny accède au collège, il fallait en effet que le hajj achète du tissu, que le marchand l'enveloppe dans une feuille de journal et pas n'importe laquelle, celle des résultats, et qu'ensuite le hajj prête attention à ce qui était écrit là. Mais comme Waciny Laredj le répète à l'envi, le hasard sous son meilleur visage, celui de la chance, a partie liée avec sa propre vie et celle de ses romans.

Toute une cartographie des rêves et des hasards, si j'en faisais le dessin ici, montrerait combien ils ont infléchi le destin de Waciny en tant que personne et en tant qu'écrivain. En effet, ses personnages auront des

---

(1) Biographie des Confins, page 145-146

rêves déterminants comme il en eût lui-même ou comme en eurent ses proches : ainsi, alors que son grand-père s'apprêtait à libérer Amizar d'un mariage que son époux n'honorait plus au bout de cinq ans d'absence, Ahmed eut un rêve qui lui intima l'ordre de rentrer au pays…juste à temps! De même, troublé par la ressemblance entre Mina dont il était épris et sa sœur Zoulikha, Waciny eut deux rêves, le premier l'avertissant de l'inconvenance incestueuse de cette ressemblance et le deuxième le rassurant sur le fait que Mina n'était pas Zoulikha. Quant au hasard, il s'est souvent trouvé sur son chemin pour lui sauver la vie, comme en ce 29 novembre 1981 à Damas où un malaise de son fils lui fait rebrousser chemin alors qu'une voiture piégée exploserait quelques instants plus tard sur les lieux où il se rendait avec sa famille.

Et c'est à ce même hasard qu'il rend hommage ici en contemplant les gratte-ciels de los Angeles où, écrivain, il a été invité :

D'un regard d'enfant émerveillé, je contemplai longuement les immeubles qui perçaient le ciel. Le soleil dans les cieux toujours bleus de Los Angeles m'éblouissait, réveillant l'enfant endormi en moi tandis qu'une question s'insinuait en mon être, spontanément, sans que je lui prête la moindre

attention: Comment un enfant a-t-il pu vivre, grandir, s'instruire à la seule faveur du hasard et prolonger un peu le temps de sa vie jusqu'à ce jour, grâce à un enchaînement de hasards? Il a grandi dans un village qui ne figure pas sur la carte, son plus grand rêve était de devenir l'instituteur du village pour avoir un logement, sortir du cercle de la misère et subvenir aux besoins de sa mère et de sa fratrie.

Par le rêve, par le hasard, ingrédients incontournables de nos vies, Waciny légitime la réalité dont il nourrit son écriture, une réalité fécondée par l'imagination et qu'il nomme vérité. Mais il serait plus juste de parler de réalités et de vérités au pluriel. Car de la même façon qu'il revendique une pluralité de racines pour son arbre de vie et d'écriture, pluralité qui induit celle de l'identité, Waciny Laredj revendique l'existence de réalités multiples, point de vue que tout un chacun admet volontiers, ce qui, pour Waciny induit l'existence de vérités multiples, point de vue qui, en revanche, ne fait pas l'unanimité. *Comprendre avec Cervantès le monde comme ambiguïté c'est avoir à l'affronter, non comme une vérité absolue, mais comme vérités relatives qui se contredisent* – commente Waciny dans l'interview qu'il avait accordé à Littérature-Action, *Je rejoins totalement l'idée de Milan Kundera : à la base de*

l'écriture, il y a une interrogation et non un parti pris, moral ou autre. Depuis la mort de Dieu, il n'y a plus de vérité absolue mais une ambiguïté infernale puisque la vérité divine s'est décomposée en milliers de petites vérités relatives. Le roman est l'expression de cette décomposition]…[Le roman, en tant qu'art, est fondamentalement incompatible avec les vérités absolues, si elles existent, ainsi qu'avec toutes les certitudes(1). Ce que Waciny ne précise pas dans cette interview, c'est qu'il en va de même pour la vérité telle qu'il la conçoit dans sa réalité d'homme dont l'exemple que je donnerai ici concerne la mort de son père.

Les vérités multiples sont le résultat de l'interprétation des réalités que nous traversons, combinée à la quête que nous devons mener pour l'atteindre. Et cette quête est irriguée par l'imagination comme la ramure d'un arbre l'est par la sève. Aucune vérité ne s'obtient sans une quête ou une enquête. Ainsi la vérité des tout derniers moments de la vie de son père, la vérité de la mort d'Ahmed, est une vérité à laquelle Waciny est arrivé au terme de nombreuses enquêtes qu'il a menées sur le terrain et auprès des autorités susceptibles de lui

---

(1) Interview menée par la revue Littérature-Action 3-4 en 1996 à l'occasion de la publication dans cette même revue du roman de Waciny Laredj La gardienne des ombres

fournir les renseignements dont il avait besoin pour se représenter cette mort. Avec l'aide de son imagination, mais également grâce aux bruissements féconds de ces deux butineurs pollinisateurs que sont le hasard et le rêve, grâce à son amour pour son père – grâce en somme à des facteurs qui échappent à la raison et à ces certitudes que Waciny a en horreur – il arrive à sa vérité d'écrivain et d'homme sur la mort de son père dont il reconstituera les derniers moments à plusieurs reprises dans Biographie des Confins. C'est *ma vérité d'écrivain* déclare-t-il mais également, à travers son autobiographie, sa vérité d'homme, de fils, sur la mort de son père. Et il conçoit fort bien que sa vérité n'est pas nécessairement la vérité des membres de sa famille ou celle d'autres personnes qui furent proches d'Ahmed. Au-delà de ces faits, mais paradoxalement, au plus près de ceux-ci, cette mort qui n'a eu pour témoins qu'une poignée de militaires français pointant sur le père le canon de leurs armes, fait l'objet d'un récit véridique mais non pas unique.

Ainsi l'imagination sans laquelle aucune réalité ne serait représentable, court dans les vaisseaux de la ramure de l'arbre de vie et d'écriture de Waciny Laredj, elle est la sève qui circule depuis les racines de l'arbre jusqu'aux feuilles, et cette circulation ne s'arrête

jamais. Si elle s'arrêtait, l'arbre mourrait, l'écrivain s'assècherait et disparaîtrait. Et si je ne parle pas ici de romancier mais d'écrivain, c'est que je pense que l'imagination est nécessaire à toute représentation de la réalité et à toute quête menée sur la réalité. Aucune découverte scientifique n'a pu se faire sans cette faculté qui permet d'approcher les multiples figures de ce qui pourrait être, avant de converger vers une découverte qui à son tour deviendra une hypothèse parmi d'autres et à ce titre, susceptible d'être écartée. Pas plus la physique quantique que l'épigénétique, source de tant d'espoirs aujourd'hui, n'ont pu être découvertes sans la contribution de l'imagination. Des découvertes très récentes sur l'Arbre et des fonctions insoupçonnées qui le placent en être vivant de toute première importance sur notre Terre ont permis à Francis Hallé d'intituler une conférence Un arbre tout neuf, or on sait bien sûr, que ce n'est pas l'arbre qui est neuf, mais notre regard sur lui, grâce aux découvertes effectuées récemment. On sait également que l'arbre a toujours occupé une place particulière dans l'ensemble des cultures de notre monde, il a été l'objet de nombreuses croyances et a été emblème et symbole dans les civilisations qui nous ont précédés.

Mais cela n'aurait pas été possible sans le flux

continu de cette imagination qui nous porte, à l'instar de la sève, à circuler dans un incessant va et vient entre les confins ténébreux et mystérieux du monde chtonien jusqu'aux confins aveuglants et non moins mystérieux du monde céleste, nous hissant toujours plus loin dans le questionnement qui nous anime. Un questionnement qui définit la nature profonde de l'artiste, du penseur, du scientifique et qui dans cet ouvrage, définit celle de l'écrivain Waciny Laredj.

* * *

Conclusion

Le tronc, les racines et la frondaison sont les trois organes de l'arbre, à l'image duquel j'ai dessiné, le temps de l'écriture de ces pages, la vie et l'œuvre du romancier algérien Waciny Laredj. En effet, l'arbre a seulement trois organes quand nous, humains, en comptons soixante-dix-huit[1]. Comment, dès lors, peut-on comparer l'arbre à l'homme sans désavouer ce dernier? Nos nombreux organes correspondent à autant de fonctions comme chacun d'entre nous le sait. Alors, en suivant cette logique, les fonctions de l'arbre seraient donc au nombre de trois? Et l'on me reprochera d'avoir sur l'homme, l'écrivain et son œuvre, un regard très réducteur! Seulement voilà, avec ses trois organes, l'arbre compte, en réalité, plus de fonctions que le corps humain! Il a les mêmes, il respire sans poumons, digère et émet des excréments etc. la Codariocalyx[2] montre qu'il entend, la Cuscute, qu'il perçoit les odeurs, la Sensitive qu'il a une mémoire, et s'il n'a pas

(1) Source: Sciences et Avenir. Il serait question d'en rajouter un soixante-dix-neuvième, le mésentère.
(2) Codariocalyx motorius ou Desmonium Gyrans.

de cerveau, cela ne l'empêche pas de ruser avec plus d'un animal et insecte![1] Et les fonctions supplémentaires? me réclamerez-vous. En plus, il a une sensibilité aux mouvements sismiques ainsi qu'aux marées, pour ne citer que deux fonctions aujourd'hui prouvées et que l'homme ne tardera pas à exploiter. De surcroit et contrairement à l'animal qui compte des organes vitaux susceptibles de le mettre en péril, le végétal, lui, a ses trois organes contenus dans chaque cellule, c'est là une solution décentralisée qui donne à l'arbre une résilience incontestable.[2] L'image de l'arbre qui s'est imposée à moi pour raconter la vie et l'œuvre de Waciny Laredj, loin d'être réductrice, peut désormais se montrer dans toute sa flatteuse richesse.

---

(1) Le dictionnaire de langue italienne Lo Zingarelli, l'équivalent de notre *Petit Larousse* ou *Petit Robert*, a changé la définition du mot *plante* dans son édition 2017. C'est Stefano Mancuso qui a rédigé cette définition. En voici un extrait: Concentration contre diffusion: chez les animaux, ce qui est concentré dans les organes, chez les plantes, c'est reparti sur tout le corps. Une plante respire sans le poumon, voit sans les yeux et calcule sans le cerveau. C'est de loin la forme de vie prédominante sur la planète, les plantes sont différentes des animaux, pas inférieures.

(2) Toutes ces données sont issues des conférences du biologiste Francis Hallé: Aux arbres ! , Un arbre tout neuf, Canopée et l'ouvrage plaidoyer pour l'arbre (ed. Actes Sud)

Malheureusement l'arbre, s'il est potentiellement immortel grâce à ses clones – le plus vieil arbre du monde est une forêt – est un organisme vivant d'une vulnérabilité absolue en raison de son immobilité. Il ne peut pas échapper à la hache du bûcheron. Et vous l'aurez compris, son plus grand ennemi, son seul ennemi, c'est l'homme. Mais, oserai-je dire, ceci est une autre histoire…

Peut-on dire de l'arbre de vie et d'écriture d'un écrivain qu'il est potentiellement immortel? Certains auteurs peuvent en être qualifiés et nous songeons, pourquoi pas, à Cervantès, si cher à Waciny qu'il le compte au nombre de ses racines. Nous sommes dans un monde où, malheureusement, les arbres de vie et d'écriture sont menacés lorsque dans le concert attendu des voix, une note vivante, libre, une note se fraie un passage :

- Et…pourquoi?... » murmure Doniazade.
-

* * * *

Appendice

Ce qu'ils ont dit autour de l'œuvre et de la personne de Waciny Laredj

Waciny Laredj, le regard des autres.

******

Max Véga Ritter, professeur émérite de l'Université de Clermont-Ferrand.

Sans doute y-a-t-il en Fitna (Les balcons de la mer du Nord) une figure de la femme que seule la littérature et la langue arabes, langue dans laquelle Waciny Laredj écrit ce roman, pouvaient susciter. Waciny Laredj a probablement donné forme à une représentation du Féminin tel qu'il hante la psyché arabe ou islamique dans ses profondeurs aujourd'hui. A l'inverse des traditionnalistes ou des fanatiques, Waciny Laredj ne cède pas aux démons de la répression ou de la violence devant cette figuration du féminin : il se laisse guider et inspirer par elle, quitte à aller très loin dans l'exil et l'errance. Sans doute y

voit-il la meilleure manière de composer avec elle ou de l'exorciser. A cette femme, il propose un antidote, celui que conseille Zoulikha avant de mourir à son frère: «Quand tu aimes, mon frère, il faut que tu n'aimes pas de tout ton être, tu mourrais trahi, garde un peu de toi-même pour pouvoir rester debout. »p.335. C'est la dernière parole du roman.

******

Max Véga lors du séminaire à l'EHSS consacré à l'œuvre de Waciny Laredj :

Waciny laredj dessine à travers son roman la question de la place de l'Art, de la Beauté, du Désir, de l'Amour et celle du Pouvoir et de la Violence, et finalement celle de la Loi qui sont tous, indissolublement liés par lui, au cœur de toutes les civilisations et de toutes les littératures, en particulier dans les Mille et Une Nuits. Il suggère qu'ils sont en particulier au centre des convulsions qui secouent l'Algérie des années 90 et aujourd'hui encore semble-t-il.

La confrontation de Chahryar, vérifiant le tranchant de ses poignards d'égorgeur et la solidité de ses cordelettes d'étrangleur, et de Shéhérazade, conteuse et

danseuse, devient la figure actuelle de celle entre l'Art et le pouvoir établi, religieux, politique ou militaire, entre la féminité et l'hubris de la force virile dans la société, entre le Désir et la Loi, mais une Loi qui s'abolit dans l'exaltation d'elle-même et dans l'ivresse de la Chose, comme dirait Lacan, du Néant qu'elle est justement censée maîtriser et séparer de la Vie, selon la tradition même des religions du Livre, reprises dans le Coran. P.150

Si, comme dans La gardienne des ombres, Waciny Laredj convoque l'histoire pour dégager d'autres perspectives que celles du temps présent. Son narrateur lui-même descendant d'un bibliophile maure de Grenade contraint à l'exil après avoir vu brûler les joyaux de sa bibliothèque, rencontre un descendant actuel de Cervantès venu à Alger retrouver les traces du passage de son ancêtre à Alger, lors de sa captivité chez les barbaresques au XVIème siècle.

Ce retour est donc l'occasion d'une évocation du passé prestigieux de l'Alger et du Magreb d'avant la colonisation et des vestiges des lieux où séjourna l'illustre auteur de Don Quichotte de la Mancha. Par un concours de circonstances ridicules mais significatives, l'arrestation et la captivité du descendant de Cervantès reproduit comme par une mécanique implacable, à la

fois absurde et grotesque en raison du décalage du temps, celle de son ancêtre du XVIème siècle.

Waciny Laredj continue sa quête d'un universel de la poésie et de l'amour à travers la lumière algérienne.

Il y a, plus qu'une contradiction, une double polarité dans l'œuvre de Waciny Laredj. Car si la femme domine dans les deux romans précédents, si dans Les balcons de la mer du Nord, elle est tourment et une énigme, qui poursuit l'homme, si elle incarne un idéal d'exigence de beauté artistique persécuté par la société qui comble et hante douloureusement le narrateur dans Les ailes de la reine, par contre elle est presque absente dans Le Livre de l'Emir.

******

Pierre Assouline Magazine littéraire juin 2017 La République (des livres). 14 juin 2017

Il demeure chez certains en Algérie et au Maroc comme une tendresse pour l'Andalousie, la conscience d'un héritage culturel transmis essentiellement par une oralité vivante et fertile, surtout en Oranie, et plus encore du côté de Ghazaouet, anciennement Nemours, la ville la plus rapprochée d'Alméria. On sent dans les

pages les plus vibrantes que l'enfance de Waciny, descendant d'El Rojo, a baigné dans une langue truffée de canasta, camisa, escuela, genté, al bogado…

Rares sont les romans qui font entendre une musique qui s'accorde aussi pleinement à la musique jouée dans ses pages, la bande originale du livre que l'auteur réussit à faire passer dénuée de tour exotisme, pleine des échos des chanteuses Eliane Sarfati alias Line Monty, Fettoun de Blida, Soltana Daoud alias Reinette l'oranaise, Cheikha Zahia…

On n'accorde généralement guère d'importance aux lieux de l'écriture tels qu'ils sont révélés à la toute fin d'un livre. En quoi on a tort car ils sont plus éloquents que bien des quatrième de couverture. Celle-ci indique : Paris, Alger, Madrid, Alcala de Henares, et tout est dit.

******

Pierre Assouline, Magazine littéraire Juin 2017 :

C'est une bâtisse (La maison andalouse) d'Alger menacée par des promoteurs immobiliers qui veulent ériger une tour en lieu et place. Le dernier descendant de son inventeur se bat pour la maintenir en vie. Peu

importe qu'elle soit réelle ou imaginaire puisqu'elle permet avant tout à l'auteur Waciny Laredj (né à Tlemcen en 1954) de raconter des histoires à travers l'Histoire jusqu'à en devenir, elle-même, le personnage principal de cet écheveau de récits, d'aventures qui s'étalent sur cinq siècles, où des trafiquants de drogue du crû succèdent à des corsaires turcs et à l'administration coloniale française. Cette maison, ruine romaine et demeure andalouse, est riche et pleine de celles et ceux qui y ont vécu et qui ne sont plus là, Soltana Palacios la marrane, première dame de cette demeure, Lalla Nafissa, Ziryab…Elle a été le séjour de l'Empereur et le cabaret Beau Rivage.

******

Ahmed Abi Ayad Revue insanyate.(148-150)

C'est à travers une simple fiction picaresque que Waciny Laredj nous plonge dans l'histoire et la mémoire d'une ville aussi prestigieuse qu'Alger. Le récit de l'aventure de ses protagonistes et l'analyse historique de la capitale permettent de nous sensibiliser davantage sur la valeur inestimable de son patrimoine public et culturel qu'il faut à tout prix sauver de ces

prédateurs immoraux à l'affût de tout ce qui peut se monnayer et les enrichir.

Passionnante et passionnée, cette œuvre dramatique et poignante a le mérite de crier haut et fort ce que tout le monde pense et ressent durant toute cette décennie noire qui perdure malheureusement.

******

Fritz Peter Kirsch Université de Vienne

Dans les œuvres nord-africaines d'expression française, la ville se présente très souvent comme le centre de la domination imposée et exercée à partir de l'étranger, alors que la campagne est vue comme un réservoir d'authenticité arabo-berbère.

Chez Waciny Laredj, cependant, on observe une variante spécifique et significative du complexe thématique mentionné, à savoir celle qui, au lieu de privilégier l'opposition ville-campagne, met l'accent sur le morcellement ethnique et culturel opéré par le colonialisme à l'intérieur de la cité. En cherchant à définir les phénomènes pathologiques nés de cette expérience des communautés séparées, Abdelkebir Khatibi a utilisé des termes comme celui de la mémoire endommagée ou l'image

de la mémoire tatouée qui, d’ailleurs, revient sous la plume de Waciny. Dans l’histoire de la ville d’Alger, ce cloisonnement des collectivités humaines ainsi que les blessures qu’il a causées sur le plan des mentalités et des consciences collectives ont laissé des traces particulièrement profondes.

******

Et voici enfin ce que Mohammed Dib écrit dans la revue Algérie Littérature-Action (1997) à propos du roman La Gardienne des Ombres:

"Le roman de Waciny Laredj est d'une qualité exceptionnelle. une qualité qui ne se dément pas, de la première à la dernière ligne. trop beau et trop dur à supporter. des scènes à couper le souffle. l'effet éprouvé à sa lecture m'a rappelé la réaction d'effroi et d'asphyxie de Lénine quand il eut fini de lire la nouvelle de Tchekhov Salle 6 "

******